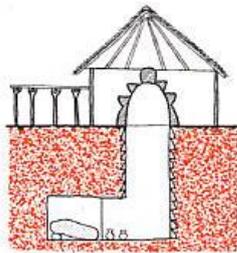




Sa Majesté le Morho-Naba Kougri, le père de Sa Majesté le Morho-Naba Baongo (cf. . 123 *infra*)



▲ Coupe du tombeau d'un Moro-Naba.

▶ Le Moro-Naba, empereur des Mossi. Ouagadougou (République de la Haute-Volta).



**Le Morho-Naba :** (Source : Sékéné-Mody Cissoko, *Histoire de l'Afrique occidentale. Moyen-Âge et temps modernes - VII<sup>e</sup> siècle - 1850*, Paris, Présence Africaine, 1966).

---

## □ “Le Morho-Naba et sa Cour”

### Un commentaire du texte de Dim DELOBSOM à la lumière de l'égyptologie

Yoporeka SOMET

---

**Résumé :** “*Le Morho-Naba et sa Cour*” est un article de l'écrivain et anthropologue burkinabè **Dim Delobsom** (1897-1940), paru pour la première fois en 1928, dans le tome XI du **Bulletin du Comité d'Études Historiques et Scientifiques de l'Afrique Occidentale Française**. Ce texte fournit une description précise de l'une des royautés africaines. Ce texte de Dim Delobsom est reproduit ici dans son intégralité. Puis, il est soumis à l'éclairage de l'égyptologie, faisant apparaître de multiples éléments communs avec la royauté pharaonique. Le premier de ces éléments communs est le titre même de **Morho-Naba**, qui signifie littéralement le « roi de l'univers », un des titres jadis portés par Pharaon.

**Abstract:** **The Morho-Naba and his Court** - This article, was first published by **Dim Delobsom** (1897-1940), a colonial clerk, a writer and anthropologist from Burkina Faso in the **Bulletin du Comité d'Études Historiques et Scientifiques de l'Afrique Occidentale Française**. The text displays an inside description of one of the many African kingships. This description is fully reproduced here, with a personal comment based on the insight of egyptology. One can notice a number of similarities between the Mossi kingship and the Ancient Egyptian one, notably through the title of **Morho-Naba**, literally the “king of the universe”, which was also one of the titles borne by the Pharaoh.

#### A. “Le Morho-Naba et sa Cour” de Dim DELOBSOM

##### I. Les honneurs du matin à l'Empereur des Mossi

Devant une antichambre appelée “*zaongo*”, qui donne sur une très vaste cour, se tient chaque matin le Conseil de l'Empereur des Mossi.

Les *Mossi* ont, pendant longtemps, considéré le soleil comme un dieu.

“*Wend pous yan*” (Dieu se montre) indique le lever du soleil, mais, dans un sens figuré, puisqu'il s'agit de la sortie du **Morho-Naba**. Ceci démontre la considération qu'a le peuple mossi pour son chef, qu'il compare à l'astre du jour, par conséquent à un dieu.

Le **Morho-Naba** sort, le matin, vêtu d'un grand boubou rouge, d'un “*gourmousga*” rouge (sorte de burnous replié que le Chef jette sur les épaules), et coiffé d'un bonnet fez surmonté d'un “*wazourf sebre*” (littéralement : argent-papier, autrement dit amulette d'argent). Le rouge représente le temps qu'il fait avant l'apparition du soleil et l'argent sur le bonnet l'éclat de l'astre lui-même.

Avant l'heure indiquée, les trois “ *soronés kassamsé* ” (serviteurs) apportent dehors le coussin, “ *nagpouré* ”, et tout l'attirail de la chefferie, et, dès que le **Morho-Naba** se montre, ils se mettent debout, frottent le pouce contre le majeur, faisant ainsi entendre un claquement qui prévient le public que le **Naba** va venir.

*Wend pous yan* est aussi annoncé par les “ *gangando*”, les “ *luinsé* ” (tambours), sitôt que *Sa Majesté* s'assied. Seul, le **Bend'Naba** ne joue pas, il passe et repasse le doigt sur la partie couverte de cire de son tambour, imitant ainsi le rugissement du lion.

C'est dans l'ordre suivant que sont rendus les honneurs :

1- Le **Simandé Naba**, le **Baloum Naba**, le **Wedranga Naba** et le **Simandé Nabila**, en même temps que le “ *zusoaba kanségha*”, chef eunuque, vont les premiers saluer Sa Majesté et s'enquérir de ses nouvelles ;

2- Viennent ensuite le **Ouidi Naba**, le **Larrhalé Naba**, le **Kamsoro Naba**, le **Gounga Naba**, le **Nemdo Naba** et le **Poé Naba** :

3- Le vendredi ou autre jour férié musulman, l'Iman, représentant de l'Islam à Ouagadougou, vient donner la “ *doua*”, sorte de bénédiction qui consiste en la récitation de quelques versets du Coran, le matin aussi bien que le soir.

*Lébeg-Sonré*. Sitôt ces honneurs rendus, le **Morho-Naba** rentre dans sa maison, c'est pour prendre un autre costume de couleur voyante. Peu après, en effet, il ressort.

Viennent encore le saluer, le **Baloum Naba** et sa suite, comme nous l'avons indiqué plus haut. Le **Widi Naba** et sa suite sont dispensés de cette obligation, à moins qu'ils n'aient des étrangers à présenter à Sa Majesté.

Le **Bend'Naba**, les *Gangando*, les “ *luinsé* ” et les “ *doudissi* ” jouent alors ensemble les louanges du **Morho-Naba**.

A noter qu'avant de faire sa première sortie du matin, le **Morho-Naba** ne parle à personne. Ce n'est que lorsque ses devoirs sont terminés et qu'il regagne ses appartements que ses “ *tampa*” (sœurs) lui donnent bonjour.

Avant que les fonctionnaires et ministres de la cour regagnent leur domicile, et sitôt que le **Morho-Naba** s'est retiré, le “ *soroné kansangha*”, c'est-à-dire “premier serviteur”, leur envoie du “ *dam*” (connu sous le nom de *dolo* ou bière de mil fermentée).

1- Un canari de “ *dam*” est offert au **Baloum Naba**, qui donne obligatoirement une calebassée au “ *zusoaba*”, au “ *Wedkim Naba*” (chef palefrenier) et une au “ **Soré Naba**” ;

2- Un canari de “ *dam*” au **Widi-Naba**, qui est tenu de donner une calebassée au **Poé Naba**, et un “ *koré* ” au **Bend Naba**, et boit le reste avec les autres ministres ses suivants ;

3- Le vendredi de chaque semaine et les jours fériés, des colas ou “ *gouré* ” sont offertes au “ *Liman*” après qu'il a donné sa “ *doua*” et avant que le **Morho-Naba** se rende au Gouvernement renouveler l'expression de son attachement à la France, au Représentant de la République en Haute-Volta.

Le **Morho-Naba** passe le reste de la journée à recevoir les particuliers venus lui rendre visite, à recevoir les “*poussoum*” (cadeaux offerts au Chef), à donner du “*dam*” (bière de mil), des “*gourés*” (noix de cola), des “*foutous*” (des pagnes), etc., et à entendre les louanges de ses courtisans.

## II. Morho-Naba na tough Lâ. - Le Morho-Naba s'en va à Lâ<sup>1</sup>

La tradition raconte qu'un **Morho-Naba**, nommé **Naba Warga**, avait une favorite qui seule, connaissait sa nourriture préférée, le “*léla*” (fruits d'un arbuste “*léhinga*”, en français : prunier sauvage). Il n'est pas superflu de dire que d'ordinaire un rien pour eux est pris pour le repas préféré, et il ne faut pas s'imaginer que le **Morho-Naba** ne vit seulement que de bons mets ; la cuisine, évidemment, ne manque pas de succulence, mais il ne touche pas à tous les plats. Un jour, cette femme lui demanda la permission de se rendre chez elle, à Lâ, et ne revint pas. Le **Morho-Naba**, fatigué d'attendre et privé de son aliment préféré, fit seller son cheval, un matin, et voulut aller rejoindre son épouse. Ses ministres le supplièrent de rester, lui demandant de ne partir que le lendemain ... Chaque matin, c'était les mêmes préparatifs de départ et toujours la même supplication jusqu'à la mort du Chef. Son fils, qui lui succéda, voulut suivre son exemple. Voici comment cette coutume se pratiquait encore il y a quelques années :

Quand le **Morho-Naba** sort, le matin, un de ses chevaux à demi-harnaché avec une selle à étriers de bronze mais dont la sangle n'est pas bouclée, est amené dans la cour. Le **Morho-Naba**, après avoir répondu aux saluts de ses ministres et de toute sa cour, réglé quelques petites affaires, déclare qu'il veut aller à Lâ. Les fonctionnaires de la cour et notamment le **Kamsoro Naba** se présentent et lui disent : “*Sire ! Ordonnez qu'on desselle votre cheval, vous partirez demain*”. Le **Morho-Naba** naturellement accepte, mais rentre vivement comme un peu courroucé de cette entrave à l'accomplissement de sa volonté et, au même instant, la selle est enlevée et le cheval reconduit aux écuries.

Notons que chaque matin aussi la “*Pougtiéma*” (première femme) fait apprêter une corbeille et un panier dans lesquels elle entasse tout ce qui est nécessaire en voyage, et cela dans le but d'accompagner son mari se rendant à Lâ.

Mais sitôt que le **Morho-Naba** remet au lendemain son voyage à Lâ, la *Pougtiéma*, prévenue, défait aussi sa corbeille.

Actuellement, le souffle de la civilisation a passé par-dessus ces vieilles pratiques et le **Morho-Naba** actuel se contente de voir le cheval, qu'on promène pendant qu'il reçoit ses ministres dans la cour, et l'animal est aussitôt ramené aux écuries lorsque le roi rentre dans son palais, et cela sans même qu'il ait essayé de le monter, *a fortiori* de recevoir les supplications du **Kamsoro Naba**.

## III. "Koaga Basgo"

Chaque jour, au coucher du soleil, le **Baloum Naba** se rend chez le **Morho-Naba** pour le “*Koaga*”. N'assistent à cette opération que le “*Zusoab Kassanga*” et le “*Soroné Kassanga*”. Le “*Koaga*” est une sorte de cuvette en terre pétrie dans laquelle on met un peu de feu et...

---

<sup>1</sup> Village dépendant de la circonscription administrative de Koudougou.

mystère. Le grand serviteur dépose le “*Koaga*” dans la cour face à l'antichambre, souffle sur le feu qui s'allume et s'éteint rapidement. Le “*Bendré*”, pendant ce temps, passe et repasse la main sur la cire qui recouvre une partie de son tambour.

Pendant toute la durée de l'opération, il n'est permis à personne ni de rentrer dans la maison du **Morho-Naba**, ni d'en sortir. Et personne venant du dehors non plus ne passe dans la cour à cette heure-là. La personne surprise à avoir assisté au “*Koaga basgo*” était sévèrement punie de coups de corde ou même tuée. L'opération terminée, le **Zusoaba** et le **Baloum Naba**, qui chacun, étaient assis à une place indiquée, se lèvent, se rencontrent, se saluent puis attendent que du “*dam*” leur soit servi avant de se quitter pour le reste de la nuit.

#### IV. Ministres et fonctionnaires de la cour du Morho-Naba

##### 1. MINISTRES

A) **Ouidi Naba**. Littéralement : “*chevaux-chef*” (surveillant général des chevaux des écuries de Sa Majesté). C'est au **Ouidi Naba** qu'incombait autrefois le soin d'indiquer la robe et l'espèce de cheval qui convenait au **Morho-Naba**. C'est également à lui que revenait la garde des chevaux des chefs morts.

Si un “*kombéré*” (chef de canton régulièrement nommé par le **Morho-Naba**) vient à mourir et s'il possédait de son vivant des chevaux, un de ceux-ci est envoyé à Ouagadougou, au **Morho-Naba**, comme porteur de la mauvaise nouvelle. On attache à la queue de l'animal quelques feuillages de “*tanga*” (arbre à karité), autour desquels est enroulée une corde blanche.

Le cheval ainsi présenté au **Morho-Naba** est ensuite remis à un des représentants du **Ouidi Naba** qui, à l'aide d'un couteau, défait les feuillages, qu'il laisse dans la cour du **Morho-Naba**, et emmène le cheval à Widin.

A moins que le **Morho-Naba** ne donne le cheval à quelqu'un, le **Ouidi Naba** est libre d'en disposer.

A l'origine, le **Gounga Naba** était premier ministre et ce titre lui revenait de droit, étant donné que ce fut le compagnon de **Naba Oubri**. Un jour, étant allé faire ses besoins, il fit la rencontre d'un garçon fort beau à qui il proposa son amitié ; ce dernier accepta. Il le fit conduire, plus tard, à **Naba Oubri** qui l'adopta, l'installa et lui donna la charge de ses écuries. **Gounga Naba** dit alors au **Morho-Naba** : « *Puisque je suis venu avec toi, donne la première dignité à cet homme. Je lui montrerai ce qu'il doit faire pour te plaire* ». C'est le **Ouidi Naba**.

Un homme du *Tansobongo*, ayant appris que le **Ouidi Naba** vivait dans l'aisance, vient le voir. C'était également un garçon bien taillé. Il fut présenté au **Morho-Naba (Naba Oubri)** par le **Gounga Naba**, qui proposa sa nomination comme deuxième ministre, lui se réservant le troisième emploi. C'est le **Larrhallé Naba**.

C'est ainsi que le **Gounga Naba** est le troisième ministre.

B) **Larrhallé Naba**. Deuxième ministre du **Morho-Naba**, il accompagnait autrefois le “*Tansoba*” ou “*Tampsoba*” en guerre.

Dans le quartier qu'habite actuellement le **Larrhallé Naba** existaient autrefois les arbres géants dont les feuillages s'agitaient beaucoup. Nommé ministre, le **Larrhallé Naba** dit qu'il voulait aller habiter à l'endroit où « *tisse vand sin ya lag'lag zighin wan* » (là où les feuillages des arbres s'agitent continuellement). D'où le nom de "**Larralin**", pour désigner le quartier.

C) **Gounga Naba**. Troisième ministre. Quartier installé en un endroit où existaient autrefois des "*Goumsé*" (de *Gounga*, fromager) ; d'où le nom de **Gounga Naba**.

Frère d'armes du "*Tansoba*", qu'il accompagnait toujours en guerre, acceptait plutôt la mort que la retraite, surtout si le *Tansoba* y perdait la vie.

D) **Baloum Naba**. Chef des serviteurs du **Morho-Naba**, ne va jamais en guerre. Est toujours aux côtés du **Morho-Naba**. C'est au **Baloum Naba** que revient le soin de faire les sacrifices, tels que égorgement de poulets ou d'animaux offerts aux mânes des ancêtres ou aux esprits, prescrits par les devins ou autres charlatans, pour la bonne santé et le repos du **Morho-Naba**,

E) **Kamsoro Naba**. Autrefois, il allait en guerre avec le "*Tansoba*". Le **Kamsoro Naba** est un ennuque, d'où vient qu'on l'appelle couramment "*Moro Naba na poug'tiema*" (première femme du **Morho-Naba**).

## 2. AUTRES PERSONNAGES (non ministres)

**Samandé Naba**. Chef de tous les gens de la cour extérieure du **Morho-Naba**. Guerrier, frère d'armes du **Larrhallé Naba**.

**Poé Naba**. Autrefois confesseur des pages ou des femmes du **Morho-Naba** ; sa fonction consistait, grâce à une sorte de magie, à dénoncer la femme ou la personne convaincue de trahison ou de tentative d'adultère. Le "*Poéré*" a fait des victimes et sa suppression, avec l'arrivée des Français, a rendu bien des services aux Mossi qui étaient tués pour un rien. Une œillade sur la femme d'un chef méritait la mort. Un homme qui rencontrait une femme du **Morho-Naba** sur une route était tué aussi bien que la femme. Quand on rencontrait une "*Napagha*", on abandonnait le chemin, on prenait la brousse. La femme elle-même prenait le trot et ne regardait la route que lorsqu'elle savait que l'homme était bien loin.

Il n'en est plus évidemment de même aujourd'hui et les femmes du **Morho-Naba** allant au marché de *Ouagadougou* n'ont pas la prétention de ne pas être toisées, ni même bousculées. Mais je m'empresse de l'ajouter, les *Mossi* gardent encore beaucoup de respect pour elles et supportent sans broncher des injures graves, comme "*tampiri*" (bâtard), venant des "*Napagha*", s'ils ont eu tant soit peu le malheur de les avoir offensées.

**Daporé Naba**. Chef de quartier des esclaves libres ou des esclaves de cases. C'était au **Daporé Naba** et à ses gens qu'incombait le soin de massacrer les pages dont le **Morho-Naba** ordonnait la mort.

**Bend Naba**. Chef tambour du **Morho-Naba**

**Soré Naba** (littéralement : chemin-chef). Tambour accompagnant toujours les guerriers ; c'est pour cette raison que, même en temps de paix, on lui donne un cheval.

Si, au cours d'une bataille, les ennemis semblent prendre le dessus, **Soré Naba** enflamme le courage des guerriers du **Morho-Naba** et demande constamment qu'une "tête lui soit donnée", "*m'data zougou*". Cela veut dire qu'il demande à chacun de ne plus se compter et n'avoir qu'une seule et même pensée : la victoire. Or, pour avoir la victoire, il faut que l'ennemi subisse des pertes qui le décident à prendre la retraite, ou à se soumettre ; "*m'data zougou*" suppose donc une tuerie impitoyable.

Le "*Tansoba*" ou "*Tampsoba*" (chef de guerre). Le "*Tansoba*" du **Morho-Naba** habite un petit village dans la province du **Baloum Naba**.

Quand il y a désaccord entre le **Morho-Naba** et un de ses vassaux et qu'aucune entente ne paraît possible, le **Morho-Naba** envoie demander des "*logho*" (guerriers porteurs de flèches) au "*Tansoba*". Ce dernier se rend aussitôt à *Ouagadougou* et descend à *Baoghin*. Le **Morho-Naba** réunit ses ministres et les principaux notables de sa cour et leur dit : « *Je ne croyais pas que tel chef à qui j'ai offert la "pougla" (la chéchia rouge) oserait se mesurer à moi. Je demande donc que sa chéchia me soit rendue !* ». Enlever le bonnet d'un **Naba** c'est le détroner, c'est le mettre sur le même pied que ses sujets.

Les fonctionnaires de la cour, le *Tansoba* y compris, envoient tout aussitôt des émissaires au chef fautif pour lui demander de choisir entre la mort volontaire (les uns avalent un poison appelé "*sounadré*", d'autres se donnent la mort à l'aide d'une flèche empoisonnée) ou la guerre avec le **Morho-Naba**.

Si le chef ne s'attendait pas à une pareille sommation, il se tue et les envoyés rapportent la nouvelle.

Si, au contraire, il déclare qu'il veut le "*Pouwegha*" c'est-à-dire la guerre et la mort noble, il renvoie les représentants des ministres du **Morho-Naba** et, peu de jours après, tambours battant, toute la bande guerrière, ayant en tête le "*Tansoba*", chef d'armée, arrive devant ses murs.

Le *Tansoba* dépêche le **Samandé Naba** auprès du Chef lui demander confirmation de ses déclarations. Si le **Naba** veut toujours la guerre, il répond ordinairement : « *Ya yigri bala la man sakénian* ».

Le *Tansoba* se replie et fait dire au Chef de l'attendre tel ou tel jour (7 à 8 jours plus tard) pour lui permettre de réunir lui aussi ses guerriers. Et le jour enfin arrivé, c'est la bataille sans pitié, le massacre. Bien souvent, les gens du **Morho-Naba** triomphent. Les esclaves, les animaux et autres biens reviennent à ceux qui s'en sont accaparés. Les cadavres, seuls, appartiennent au *Tansoba*.

Si une flèche, même empoisonnée, atteint le *Tansoba*, il ne doit en aucun cas l'arracher. Il doit d'ailleurs, dans bien des cas, supporter la soif et la faim et ce n'est qu'au repos que, dans un enclos, on lui enlève les flèches et autres engins de guerre. À noter que le costume du *Tansoba*, tout couvert d'amulettes et autres gris-gris, permet difficilement à une flèche de pouvoir sérieusement l'atteindre.

Cela n'ôte rien naturellement à sa bravoure et au sang-froid qu'il sait conserver devant le danger, puisqu'aussi bien il ne doit pas accepter la retraite et bien souvent préfère, si l'ennemi est vainqueur, perdre la vie que de rapporter au **Morho-Naba** la nouvelle d'une défaite.

### **V. Naba Oubri ma Kouré**

(Les funérailles de la mère de **Naba Oubri**)

Les gens de *Guiguilgou*, qui étaient maltraités par les *Nioniossé*, demandèrent à **Naba Zougrana** un de ses fils d'être leur chef et de les aider à repousser leurs ennemis. **Zougrana** accepta et fit appeler tous ses enfants. Les envoyés de *Guiguilgou* choisirent celui qui devait, plus tard, s'appeler **Naba Oubri**. Il était trop jeune et ses futurs sujets durent attendre quelques années avant de l'envoyer chercher. La tradition raconte qu'ils durent, pour le reconnaître plus facilement, employer quelque sortilège qui le rendit boiteux.

**Naba Oubri** prit possession de son commandement, chassa les *Nioniossé*, pacifia le territoire qu'il agrandit et qui prit le nom de "*Oubritenga*".

À la mort de sa mère, il fit le "*Kouré*" (les funérailles) très brillamment et, très fier de sa puissance, ordonna qu'on renouvelât chaque année, aussi bien de son vivant qu'après sa mort, le "*Kouré*" de sa mère, et ceci pour imiter l'exemple des *Nioniossé* qui font des sacrifices tous les ans.

Chaque année, le **Morho Naba** était tenu de faire ce "*Kouré*", actuellement connu sous le nom de "*Tinsé*". Il y a cinq ou six ans que le *Tinsé* n'est plus célébré.

### **VI. Le "*Basga*" ou "*Dagnougha*"**

Chaque année, le Chef et même le "*Moaga Ykanda*" marié (chef de famille), avant de manger ses nouvelles récoltes, tient d'abord à offrir ces produits nouveaux à ses ancêtres et notamment à son père. Il fait préparer beaucoup de *dolo* avec le gros mil rouge de la nouvelle récolte et du *saghbo* (pâte de petit mil) et invite ses voisins à boire et manger avec lui. Il a presque la conviction que les mânes de son père et de ses ancêtres y participent.

*Bagré*. Le "*Moaga*" a, de tout temps, cru aux dires des "*Bagba*" ou devins. Ces derniers ordonnaient des sacrifices de poulets, de moutons ou de bœufs, ou l'aumône de cauris pour la conservation de sa santé, la guérison d'un malade, à l'occasion d'un mariage, etc. Le **Morho-Naba**, plus que tout autre, doit veiller toujours à sa santé, à sa vie ; aussi les nombreux "*Bagba*" consultés presque quotidiennement lui prescrivent-ils des sacrifices hors de la portée de la bourse d'un vulgaire "*Koaga*".

### **VII. D'où vient que le Tenkodogo Naba et le Morho-Naba ne se saluent pas**

Comme on le verra à l'appendice, le **Tenkodogo Naba** est le descendant direct de **Naba Zougrana** et, par conséquent, l'aîné du **Morho-Naba**, celui-ci étant le descendant d'un des plus jeunes fils de **Zougrana**, **Naba Oubri**.

**Oubri**, nous l'avons dit déjà, acquit une très grande gloire, et comme il commandait alors un territoire beaucoup plus important à cause de la densité même de la population que celui de son aîné, il se refusa désormais à se décoiffer devant son grand frère. Les descendants conservèrent cette tradition et c'est pour cela que, de nos jours encore, ces deux grands personnages ne se saluent pas et se tiennent, dans les grandes réunions publiques, à l'écart l'un de l'autre, chacun d'eux devant conserver son prestige. **Tenkodogo Naba** ne vient, du reste, à *Ouagadougou*, que sur convocation du Gouverneur.

### *Boulsa Baba, Kourita du Morho-Naba*

**Kourita** de **Naba Oubri**, le **Boulsa**, est un des chefs de province les plus considérés de la région de Kaya. Régulièrement nommé par le **Morho-Naba**, il ne doit plus voir ce dernier toute la vie durant, mais continue néanmoins à lui envoyer des cadeaux et des souvenirs.

### VIII. **Naba Warga** et origine des **Soronés**

**Naba Warga** était en conflit constant avec le **Rissam Naba**, celui qui porta le nom de **Mamzi** (littéralement, « *moi sais pas* ») ; il dut se porter lui-même sur le champ de bataille et, pendant cinq ans, ne put vaincre son ennemi retranché sur une montagne et bien secondé par les habitants.

**Warga**, après avoir employé vainement tous les moyens en son pouvoir pour vaincre son ennemi, fit couper à ras du sol toutes les récoltes qui arrivaient presque à maturité, capturer tous les animaux qui se hasardaient à descendre de la montagne : en un mot c'était le pillage.

Il fit si bien qu'à la fin, pressés par la famine, les habitants de la montagne durent choisir entre la vie du chef qu'ils avaient sous leur toit et la leur : **Mamzi** fut donc livré et mis aux fers à *Saponé*.

Pendant les cinq ans que dura cette campagne, **Naba Warga**, les guerriers mis à part, n'avait pour le servir qu'un jeune garçon, n'ayant pas été accompagné de femmes. Cet enfant lui servait de cuisinier, de *boy*, en un mot il remplissait l'office de femme, si bien que **Warga** conclut qu'il était digne d'intérêt et se promit de le récompenser.

Rentré dans ses états, il libéra ce fidèle serviteur après lui avoir au préalable donné une femme. Mais il pensa que plusieurs enfants dans sa cour pouvaient bien lui rendre les mêmes services ; aussitôt ordonna-t-il le recrutement en grand. Ce sont les "*Soronés*".

Tout garçon recruté comme "*Soroné*" s'attend à recevoir une femme, fût-elle petite, à sa libération.

Les "*Soronés*" sont considérés au même titre que les femmes "*Napagha*" dont ils portent les ornements. Une rangée de bracelets aux poignets distingue en effet la *Napagha* et le *Soroné* de la femme libre.

Leur rôle consiste à servir le **Naba**. Ce sont eux qui forment un demi-cercle autour du **Naba** à ses sorties, l'accompagnent dans ses petites promenades, portent le sceptre et tous les signes distinctifs de la chefferie. Ils servent également à boire au **Naba**, l'éventent pendant les siestes à l'aide d'éventails appelés "*fika*", ils font le lit ou plutôt la couchette, enfin quelques commissions. Aussi bien ne voit-on jamais un **Naba** envoyer autre personne qu'un *Soroné* faire une commission à ses femmes.

Le *Soroné* n'a pas le droit de porter une culotte. Il porte une sorte de petit caleçon appelé "*benda*". Tous les "*Nanamsé*" ont suivi l'exemple de **Naba Warga** et, de nos jours, le moindre *Kombéré* n'a pas moins d'une dizaine de *Soronés*.

La "*Pougsiouré*". Nous l'avons dit, le *Soroné* reçoit comme récompense de ses services une jeune fille.

La première fille issue du mariage d'un sujet mossi avec une femme qui lui a été donnée par un **Naba** est la propriété de ce dernier, qui est libre de la donner à qui lui plaît. Ces femmes s'appellent “*Pougsiouré*”. Sans elles, en effet, il n'y a pas de chefferie possible, et le *Moaga* ne trouvant rien de plus difficile que l'obtention d'une femme, ne servirait pas convenablement un **Naba** s'il n'avait l'assurance d'avoir une épouse à sa libération.

## IX. Le Napogré

### *Conditions générales. Obligations.*

#### *Nombre actuel des femmes du Morho-Naba. Parures, etc.*

Selon que la “*Napagha*” est destinée au Chef lui-même, à un de ses frères ou fils, les leçons du “*Napogré*” se donnent soit chez la “*Pougtiéma*” ou chez un des vieux “*Nabissi*”.

On fait chauffer de l'eau, dans laquelle on met un peu de beurre de karité et d'autres ingrédients et, après avoir fait complètement raser par des vieilles femmes la tête, les aisselles et même les poils du sexe de la jeune fille, la *Pougtiéma* ou le vieillard trempe la main dans l'eau, prononce quelques paroles cabalistiques en même temps qu'il ou qu'elle cite le nom des chefs qui se sont succédé, jusqu'au nom du père de celui qui règne.

L'eau est ensuite remise aux vieilles femmes qui baignent la jeune *Napagha*. On lui dicte à ce moment-là les devoirs et obligations du *Napogré*, ce qu'elle peut faire et ce qu'il faut éviter.

La nouvelle femme est ensuite parée de bracelets, de “*kobré*” et de “*rouamba*”, ou de bracelets seulement. Le Chef peut immédiatement après l'épouser ou, selon le cas l'envoyer à qui elle est destinée.

La *Napagha* ne doit pas connaître d'autres hommes que son mari durant sa vie ; jadis elle était tuée sans pitié si elle enfreignait cette règle.

Comme nous venons de le voir, la *Napagha* ne porte pas de chevelure ; c'est le premier signe distinctif ; ensuite elle porte une rangée de bracelets aux poignets, parfois même aux bras, quelques-unes des “*rouamba*” aux pieds (ce sont souvent les favorites), d'autres enfin des “*kouaba*”. Ce dernier ornement est plutôt réservé aux vieilles femmes.

Le nombre des femmes ou *Napagha* est variable selon l'importance du **Naba** et surtout les désirs des **Nabas**. Le **Morho-Naba** actuel a limité ses besoins à 37 unités (août 1926).

Il convient de dire d'abord que la *Napagha*, étant considéré comme un bien mobilier, fait d'office partie de la succession du chef défunt. Le nouveau **Naba** prend quelques vieilles femmes et des jeunes, et le reste est distribué à la famille des *Nabissi*. C'est ainsi qu'il n'est pas extraordinaire de trouver dans la maison d'un **Naba** des femmes qui ont été épousées de deux ou même de trois chefs morts.

Si elles n'ont pas dépassé l'âge des plaisirs, elles peuvent donner naissance à des enfants du chef sous le toit duquel elles vivent en deuxième ou troisième noce.

La maison d'un **Naba** est souvent divisée en trois quartiers :

1- La “*Zagkas sanga*” (la grande maison) : c'est là qu'habitent toutes les vieilles femmes, les indésirables, et qui ont pour maître et surveillante la *Pougtiéma* propriétaire de la case où se trouvent les “*Kimsé*” ou mânes des ancêtres ;

2- “*Zagbilin*” : là se trouvent les femmes d'âge moyen, qui reçoivent encore de temps en temps la visite de leur époux.

3- “*Dogoudba*” : c'est la réunion de plusieurs jeunes et belles femmes groupées autour de la préférée et qui portent le nom de “*Dogoudba*” ou gardiennes de la case du **Naba**. Ce sont celles à qui toutes les faveurs sont accordées, qui portent les plus brillantes parures et sont vêtues de “*godés*” (sorte de pagne de haut prix au *Mossi*). Les *Dogoudba* habitent la plupart du temps une ou deux cases selon leur nombre.

Chacune des femmes des deux autres quartiers a sa propre case.

Le **Naba** ayant trop de femmes pour bien s'en occuper, ce sont elles-mêmes qui pourvoient à leur habillement et à leur nourriture. Elles sont obligées pour cela de cultiver et de vendre une partie de la récolte. Chaque *Napagha* a son petit champ de mil, d'arachides, de haricots et de petits pois.

Les “*Dogoudba*” ont un champ collectif. Elles aident leurs maris qui, non seulement doivent les nourrir, mais sont encore obligés de pourvoir à la subsistance des “*Soronés*” et des “*Saman-Kamba*” (ces derniers sont les “gens de la cour” ; autre catégorie de serviteurs qu'on envoie faire des commissions dans les villages ou qui servent de palefreniers).

Chez le “*Kombéré*”, c'est aux “*Dogoudba*” qu'il appartient de préparer la cuisine pour les *Soronés* et les étrangers hébergés par le **Naba**.

Chaque “*Soroné*” ou “*Samanbiga*” se choisit une mère parmi les femmes du **Naba** (dans les deux quartiers seulement). Il aide celle-ci dans la culture de ses champs et reçoit en revanche un peu de nourriture en sus de la ration de *sarhabo* donnée à l'ensemble des “*Soronés*”.

À *Nanoro*, par exemple, une femme apportant à son enfant adoptif du “*sarhabo*” n'avait pas le droit autrefois de remettre la nourriture de la main à la main. On avait creusé, dans la cour du **Naba**, des trous dans lesquels la femme mettait le “*sarhabo*” et la sauce. Le jeune homme, prévenu, venait manger et la femme rapportait ses cuvettes.

Enfin, il est défendu actuellement encore de jouer de la guitare quand une **Napagha** passe, à moins que le joueur ne soit le **Naba** lui-même ou quelqu'un appelé par le **Naba**. Il convient de noter, en effet, que le “*Moaga*” joue de préférence de la guitare quand il a une réception intime ; aussi jouer de la musique quand une *Napagha* passe serait la courtiser.

## X. Décès d'un Morho-Naba

Le décès d'un **Morho-Naba** est gardé secret jusqu'à l'arrivée à *Ouagadougou* du “*Tansoba*”, qu'on prévient à temps sitôt que la maladie s'aggrave. À l'arrivée du *Tansoba*, on prévient le public que le « *Bousgaré Kimé* », c'est-à-dire que le « *Feu s'est éteint* ». Les personnages chargés de l'enterrement sont :

- **Pazany'ting'soba** (le croque-mort),
- **Tampouï Naba,**
- **Kassiri Naba,**
- **Benghin Naba,**
- **Toghin Naba,**
- **Ganin Naba,**
- **Toeghin Naba.**

### *Aménagement du tombeau*

La fosse destinée à recevoir les restes mortels du Roi défunt est une véritable case souterraine.

Avant d'amener le Roi à sa dernière demeure, on met dans le tombeau :

des peaux de moutons ou “ <i>gando</i> ”, des “ <i>magpouya</i> ” ou coussins, ses “ <i>fourkamsé</i> ” ou traversins, et un “ <i>zoukougré</i> ” ou chevet	}	Tout en cuir
--	---	--------------

le tout disposé et arrangé comme pour recevoir le Chef au repos.

Après avoir baigné le défunt (**Naba-Siguiiri**, père du **Morho-Naba** actuel, a été baigné par des marabouts, étant le fils d'un **Naba** qui fut croyant), on l'habille tout en blanc. Il y a dans la maison de tout **Morho-Naba** un coin de mur orné d'assez jolis dessins, c'est par là que le **Morho-Naba** mort passe pour aller au tombeau. La vision de ce coin peu fréquenté rappelle au Chef vivant la fin de tout être mortel et lui fait savoir que, s'il a remplacé quelqu'un, on le remplacera lui aussi un jour, puisque le coin doit devenir une ouverture destinée à laisser passer son corps à la fin de ses jours.

Indépendamment des habits dont on le revêt, on met à côté de lui dans le cercueil :

- un boubou blanc replié (“*fou yorgo*”),
- une culotte (“*kourga*”),
- une couverture (“*fou gobga*”),
- une paire de babouches (“*néoda*”),
- un petit couteau (“*souga*”),
- un sabre (“*zangoego*”),
- une gourde de *dolo* (“*dam*”), unealebasse recouvre le goulot de celui-ci,
- un petit “*leppré*” (dessus de plat),
- une barre de sel (“*yamsem*”),
- unealebassée de cent colas (“*gour'wandé*”),
- une cuvette de viande séchée (“*nem koemsé*”),
- un sac cousu renfermant des cauris (“*liguidi ne yol moumđi*”),
- des parements de “*Napagha*” (“*rouamba*” et “*zuyan*”),
- voire même du tabac, si le Chef était fumeur ou s'il chiquait.

Le croque-mort, avant de se retirer, peut prendre le sel, des colas et de la viande.

L'enterrement terminé, on fait le tour de la maison du défunt.

Il convient de dire qu'avant l'enterrement, et même dès que la nouvelle du décès du Roi est connue, toutes les femmes qui ont des enfants prennent la fuite, de peur que leur fils ne soit fait "kourita".

Le "kourita" est un enfant du défunt qui doit porter le nom de ce dernier, qu'on exile et qui ne doit pas voir durant sa vie le nouveau **Morho-Naba**. Avant que l'Empereur défunt soit représenté sur la terre par son "kourita", on ne peut désigner son remplaçant. C'est ce qui explique le sauve-qui-peut général de toutes les femmes-mères.

### *Le Kourita*

Ainsi que nous venons de le voir, l'enfant qu'on fait "kourita" est exilé, il ne compte plus dans la famille ; il est **Naba** lui-même et ne peut voir le nouvel Empereur.

Les autres frères peuvent lui rendre visite comme à son tour il peut aller les voir.

- 1) On baigne le "kourita" avec le reste de l'eau qui a servi à laver le Roi défunt ;
- 2) On le fait passer par le même "vonré" (ouverture) que le corps du **Naba** mort ;
- 3) On lui donne la femme avec laquelle le Chef a eu ses dernières relations avant que la maladie ne le terrasse ;
- 4) Le cheval que le roi défunt montait tous les vendredis lui est également offert ;
- 5) On l'habille des derniers vêtements du mort.

On lui donne un ou deux serviteurs, autant de palefreniers, et on le remet à **Kilwin Naba** (chef d'un hameau à côté de *Bissiga*, à 9 kilomètres de *Ouagadougou*), qui doit l'héberger pendant un mois environ.

Autrefois, la puissance d'un *kourita* était presque sans limite. En effet, pendant son séjour à *Kilwin*, il avait le droit de piller, de tout ravager et de vivre en véritable potentat. Il ne manquait naturellement pas de bonnes volontés pour l'aider à spolier les biens des malheureux *Mossi*. Le "kourita" faisait des tournées dans beaucoup de cantons, où les "kombemba" (pluriel de "kombéré") lui rendaient tous les honneurs dus au **Morho-Naba**, et c'est au cours de ces randonnées qu'il se choisissait une résidence définitive.

Le nouveau **Morho-Naba** est tenu de donner satisfaction aux désirs du "kourita", sous peine de recevoir la visite de ce dernier, présage de malheurs.

Les *Mossi* croient, en effet, que si le "kourita" rendait visite au nouveau **Morho-Naba**, ce dernier mourrait.

### **XI. De l'intronisation. Avant et après.**

Nous l'avons vu déjà, l'enterrement achevé on fait le tour de la maison du défunt Roi. On fait ensuite convoquer à *Ouagadougou* :

- 1) **Loumbila Naba**,
- 2) **Saponé Naba**,
- 3) **Ouagadougou Naba** (ce dernier réside à Ouagadougou),
- 4) **Zagtouli Naba**,
- 5) **Bingo Naba**,

- 6) **Gnimdi Naba,**
- 7) **Sabtenga Naba.**

Tous ces personnages sont accompagnés de quantités d'hommes armés de fusils et de flèches. Ils font halte devant le “*Pagbnoré*” (la porte des femmes) et s'y couchent. Ils sont devenus les surveillants de la maison royale.

À ce moment, les candidats à la dignité de **Morho-Naba** sont tous présents à Ouagadougou, chacun d'eux rend des visites aux Ministres et fait force cadeaux. Le cas est assez fréquent où il y a concurrence, mais, en principe, c'est le premier fils du Roi qui est appelé à remplacer son père.

Le jour de la nomination, on amène le “*Nabiga*” (de “**Naba**” : chef, “*biga*” : fils) chez le **Samandé Nabila**, où les Ministres tiennent conseil. S'ils sont unanimes à nommer un “*Nabiga*”, on le fait sortir de la case où il attendait, anxieux, et on lui annonce que le *Oubritenga*, le *Zound'Wéogo*, le *Koudtenga*, etc., sont sa propriété (c'est-à-dire qu'il est reconnu seul détenteur du pouvoir) et qu'il commande seul à tous les territoires que nous venons d'énumérer. Ceci se passe d'ordinaire le soir. Le matin, le nouveau **Morho-Naba** s'habille et monte sur son cheval devant le *Pagbnoré* (la porte des femmes) ; le **Kalzi Naba** prend la bride du cheval et amène le nouvel élu devant le **Lombila Naba** et dit à ce dernier et à ses suivants : « *Oubritenga Ramba, ade Naba, ade Kouda* » (Gens de *Oubritenga*, voilà votre maître).

On l'amène ensuite au **Saponé Naba** et on dit à ce dernier et à ses suivants : « *Koud'Tenga Ramba, ade Naba, ade Kouda* » (Gens de *Koud'Tenga*, voilà votre maître).

Le nouveau Chef est présenté au **Zagtouli Naba** et au **Ouagadougou Naba**, à qui on dit : « *Rimtenga Ramba, ade Naba, ade Kouda* » (Gens de *Rimtenga*, voilà votre maître).

Enfin, aux autres chefs qui restent, on dit : « *Zound'wéogoramba, ade Naba, ade Kouda* » (voilà votre maître).

Le **Morho-Naba** rentre dans la maison. Il est Roi.

Peu après, il sort et s'assoit à l'ombre d'un arbre chez le **Samandé Nabila**. Les “*dousissi*” jouent ensemble et la population entière pousse des cris de joie.

Le **Widi Naba**, le **Tansoba** et les autres Ministres et personnages importants viennent présenter leurs hommages et lui jurer fidélité et soumission. Chacun fait profession de foi.

Le soir, le nouveau **Naba** quitte la maison de **Samandé Nabila** et va passer la nuit chez **Ouagadougou Naba**, reste vivant des “*Nioniossé*” chassés par **Naba Oubri**.

Le lendemain, il va à *Passepanga* (littéralement : “*passé*” : ajouter, augmenter ; “*panga*” : la force, le pouvoir).

Là, tous les descendants des **Morho-Naba** et les autres chefs vont le saluer.

À *Passepanga*, le **Morho-Naba** s'assoit sous un arbre, ayant à sa droite et à sa gauche des milliers d'hommes armés de fusils, alignés comme des tirailleurs à l'exercice et laissant une sorte d'avenue permettant de bien distinguer le nouveau **Naba**. Chaque **Naba**, avec sa suite, vient jurer fidélité et faire profession de foi.

Les frères de l'Élu, même ceux qui ont été concurrents, viennent faire leur soumission. Le **Morho-Naba** se retire chez son "*Gansonba*" (hôte) et fait donner à tout ce monde suffisamment de "*dam*" et fait tuer des "*nissi*" (bœufs) pour eux.

Le **Morho-Naba** séjourne à *Passepanga* pendant une semaine, après quoi il vient s'installer à *Dimvoussé* (le repos du roi).

Enfin, deux ou trois ans plus tard, il choisit le lieu où il désire bâtir sa maison définitive.

## XII. De quelques noms et leur signification

Tout chef nommé perd son prénom et il est même défendu de le prononcer. Il se donne lui-même un surnom à sa nomination. Nous allons essayer d'étudier quelques noms et de dégager la moralité qui en résulte :

I) *Morho-Naba Wogbo* (de son propre nom : **Boukary**)

- Le **Morho-Naba Sanum** (littéralement : l'or) ayant chassé de son territoire son frère **Boukary**, celui-ci se réfugia à *Bassawarga* où il conquiert les *Gourounsi*, dont il en fit des esclaves et qui sont devenus par la suite ses sofas.

Au décès de *Naba Sanum*, plusieurs candidats se présentèrent pour être nommés **Morho-Naba**.

**Boukary** vint aussi suivi d'une bonne escorte de *Gourounsi* armés de flèches, de fusils et de casse-têtes. Il fit des cadeaux aux Ministres ainsi que tous ses concurrents. Mais voyant qu'on tardait à désigner le successeur de son frère défunt, il dit un jour au **Widi-Naba** : « *Désigne celui que tu veux voir prendre la place, et j'irai l'arracher à ce dernier* ».

La nuit du jour de la nomination arrivée (nous l'avons déjà dit, on met chaque candidat dans une case chez le **Samandé Nabila**), le futur **Naba Wobgo** réunit tous les *Gourounsi* et leur tint à peu près ce langage : « *C'est ce soir qu'on va désigner le nouveau **Morho-Naba** ; quand je me rendrai chez le Samandé Nabila, tous vous viendrez, armés, cerner la maison. Et si, par hasard, je n'étais pas nommé, quand je sortirai je vous dirai : En avant ! n'épargnez personne, pas plus les Ministres, les autres " Nabissi " que le nouvel élu* ».

La nuit du fameux jour, les *Gourounsi* fidèles exécuteurs des ordres de leur chef firent comme il le leur avait ordonné.

Pendant que les Ministres discutaient de savoir lequel des *Nabissi* (prince) devait être désigné (bien entendu, le futur **Naba Wobgo** était d'office évincé), le **Larrhallé Naba** sortit pour faire ses besoins. Sa stupéfaction fut grande quand il remarqua, dans la demi-obscurité, des gens armés de fusils, de flèches et de gourdins ; aussi ne dissimula-t-il pas son inquiétude au **Widi Naba**, qui sortit également pour être convaincu. Tous savaient que seul **Boukary** était capable d'organiser un tel complot et, dans la crainte d'être tués, les Ministres, à l'unanimité, le désignèrent comme **Morho-Naba**.

Quand vient le moment pour lui de se donner le nom qui devait lui rester jusqu'au tombeau, il dit ceci : « *Kim missi laguem koaga Kon Bouguiss Wobgo* », ce qui signifie que cent revenants réunis ne peuvent pas faire peur à un éléphant ! Je crois savoir qu'ici il s'adresse à des concurrents. Puis, il ajouta : « *Ni tiem koudré Banghe pouré ta loug'pa salga* » (Un

vieillard ayant su bien partager, il s'est ainsi évité la déchirure des côtes). Ici il s'adresse aux Ministres. Il savait qu'il n'était pas aimé, aussi avait-il préparé la guerre. Les Ministres ne voulaient pas le nommer, mais, craignant d'être tués, ils l'ont désigné malgré eux.

II) **Morho-Naba Kom** (littéralement : “Naba” : chef ; “Kom” : eau)

Très jeune encore, le **Morho-Naba Kom**, celui qui règne aujourd'hui, succéda à son père, **Naba Siguri**, au grand étonnement de ses ennemis. Il prit nom : **Naba Kom**.

- 1) « *Kom sound Tambdo ti Koelg'king lad moaghna* ». Pendant la saison pluvieuse, quand il tombe beaucoup d'eau, cela n'ajoute que la joie des fleuves et des mers qui voient leurs eaux grossir ;
- 2) « *Ned san toul béogo bi a belem wendé* ». C'est-à-dire qui : rêve à demain doit reposer sa confiance en Dieu ;
- 3) « *Sandib Laguem Koibga ti pigh'pam nionré* ». Trop jeune à sa nomination, beaucoup lui en voulaient, aussi employait-on des sortilèges pour le faire périr. Ce troisième surnom signifie : « *Cent charlatans, faiseurs de gris-gris, ne peuvent rien contre le pigha* » (le roc, le rocher), le chef s'étant comparé à ce corps ;
- 4) « *Gonpaniendégha kon niess niédeghe* ». On ne se torche pas le derrière avec des épines et des ronces. Fait allusion à ses ennemis et signifie que, malgré eux, il règne quand même ;
- 5) « *Tang'niebga belem Mogré pamé wek'balbo* ». Le caïman ne pouvant réellement vivre et procréer qu'autant qu'il habite aux abords d'un marigot ; que doit faire un caïman de montagne s'il désire avoir beaucoup d'enfants ? C'est se déplacer de son habitat et d'aller au marigot.

III) **Widi Naba** (de son nom : **Rabi**), **Naba Boulga** (littéralement : le puits)

- 1) « *Baningh sorr'yoabgaha n'tiligh kinsé la wamsé* ». Le gros mil blanc ou sorgho qui a poussé sous un "strophantus" ne craint ni d'être mangé par les oiseaux ni par les singes ;
- 2) « *Yel sonmd'boulgh tont niédbi* ». Le puits du bien ne peut être comblé.

IV) **Larrhallé Naba (Pawit Raogo)**, de son véritable nom : **Dimbé Ouagaraoua**

- 1) « *Goimgoimdib lag'm'koabga ti sind pam boum* ». C'est-à-dire : celui qui a raison n'a souvent pas besoin de beaucoup parler ; on le reconnaît à son silence. Autrement dit : « Si la parole est d'argent, le silence est d'or ». De cent discuteurs sur une question, celui qui observe le plus souvent le silence possède la vérité ;
- 2) « *Zaman damd'pa wit raogo dind néda* ». Les gens de cette terre ne médissent jamais un bois si ce n'est une personne.

V) **Gounga Naba** (de son véritable nom : **Namébrogo Ilboudo**), **Naba Yemdé**  
(littéralement : hippopotame)

« *Yem deng kouilga ti zimbi dati dem yaré* ». Littéralement : l'hippopotame, arrivé le premier au marigot, les poissons s'amuse à volonté ; ou bien : quand les poissons

*s'amuse aux alentours d'un hippopotame, ils sont certains de n'être pas dérangés aussi bien par les gros poissons que par les pêcheurs.*

#### VI) **Baloum Naba (Tenga Ouédraogo)**

- 1) **Naba Tanga** (littéralement : la montagne). « *Tang' toul ziri ba belem tissé* ». Une montagne sur le sommet de laquelle se trouvent des grands arbres est bien vite remarquée. Autrement dit : pour être bien considéré, il faut avoir un bon appui, un bon piston.
- 2) « *Kata laghem koabg'kon sirigh tanga* ». Cent hyènes réunies ne peuvent, en aboyant, faire écrouler une montagne.

#### VII) **Kamsoro Naba (Ouene Nongué), Naba Niouga** : ennuque.

« *Nioug'nok wendé na pa ne sabelem* ». Littéralement : un chat qui se confie à Dieu est sûr de conserver toujours sa noirceur. Autrement dit : Protégé par le **Morho-Naba**, son Dieu, il ne peut avoir faim de rien, tout devant lui venir comme par enchantement.

**Naba Gnighnembo (Morho-Naba)**. **Naba Oubri** étant devenu amoureux d'une de ses propres filles, eut avec elle des relations intimes. La fille devint enceinte et accoucha d'un garçon. Les femmes de **Naba Oubri** voulurent mettre l'enfant et la mère à mort. On demanda à la fille le nom du père de l'enfant. Elle répondit : « *Demandez-le à mon père, il doit être renseigné* ». **Oubri**, consulté, répondit : « *Bassi yan ya mam lam gnighnemdo* » (Ne faites rien, c'est moi avec ma propre chair).

L'enfant de cette union incestueuse fut donc nommé **Gninghnemdo** et, plus tard, remplaça sur le trône son parent **Naba Nasbire**.

#### **Naba Ravain'yma**. Un peu d'histoire :

La tradition raconte que la mère de **Naba Ravain'yma** fut enceinte de lui pendant trois ans accomplis. A neuf mois, on comptait sur l'accouchement, il n'y eut rien. Passé le délai normal, la femme, qui voulait garder le secret, fut tout de même obligée de rendre compte de ce que l'enfant sortait de son ventre toutes les nuits et s'en allait faire la guerre. Le **Morho-Naba**, son père, fut mis au courant de cette situation remarquable un peu plus tard, après qu'il eût consulté des devins et après les déclarations de la mère. Un jour, il ordonna qu'on fît bonne garde : hommes et femmes se couchèrent devant la maison où la future mère devait passer la nuit. Il ordonna qu'on enfermât la mère dans deux tours, dont chacune avait une porte fermée à clé. L'enfant, passé neuf heures, heure à laquelle finit seulement la cuisine des femmes *mossé*, sortit du ventre de sa mère et s'en alla. La mère signala le fait à ses gardiens. Le matin, vers quatre heures et demi environ, elle dit aux gens : « Prenez garde : j'ai encore le ventre vide, mais bientôt il va revenir, prêtez l'oreille et veillez ! »

En effet, vers cinq heures du matin, l'enfant, revenant de ses champs de bataille, voulait retourner dans le ventre de sa mère quand, à son grand étonnement, il vit devant lui une foule nombreuse qui l'attendait. Il put enjamber tout ce monde mais, quand il vit que les portes étaient fermées à clé, il dut alors se transformer en garçon nouveau-né ; on le porta immédiatement à sa mère, qui présenta tous les signes des nouvelles mères. L'enfant grandit

et monta plus tard sur le trône. Ce fut un chef guerrier dont la bravoure et la témérité furent fortement vantées.

Aussi craint-on encore de prononcer le nom de **Ravain'yma** le matin, à jeu, de peur d'avoir du malheur le reste de la journée.

### **XIII. Du dépôt des statues à *Loumbi-Raogo***

**Ganlougou**. Autrefois, au décès d'un **Morho-Naba**, ou quelque temps après, on appelait un bijoutier pour faire une statuette en cire assez ressemblante, qui devait l'être plus tard en bronze, à la figure du Chef défunt. Le bijoutier faisait également un *soroné*, une *napagha*, un *bendré*, un *lounga*, et tout ceci était déposé chez le **Loumbila Naba**. Cette pratique a été supprimée avec l'arrivée des Français, et le **Naba Siguiri**, père de **Naba Kom**, le **Naba** actuel, n'a pas, paraît-il, de statuette à *Loumbila*.

Le **Morho-Naba** en fonction ne doit pas voir ces statuettes, pas plus que le bijoutier qui a fait la statue de son père. On donnait au bijoutier 100 000 cauris, un cheval, un âne, un bœuf, une femme, un grand boubou, 1000 colas et on le chassait de *Ouagadougou* où il ne devait plus venir, ne devant désormais plus voir le nouveau **Morho-Naba**.

Ces dons, qui représentaient jadis et même de nos jours une assez forte somme, devaient aider le bijoutier à consulter les devins et charlatans pour prolonger un peu son existence ; la tradition racontait que s'il n'obéissait pas à ces pratiques, il ne survivrait pas un an après le travail.

### **XIV. Le “*Kombéré*”. Décès, Intronisation, etc.**

1) Décès. Au décès d'un “*Kombéré*”, on dépêche deux représentants du canton en deuil, à *Ouagadougou*, pour porter la mauvaise nouvelle au **Morho-Naba**. On confie à ces deux envoyés un cheval ou un mouton, suivant l'importance du **Naba**. On attache à la queue de l'animal des feuillages de *tanga* (karité) (voir **Widi Naba**).

Le premier émissaire, en arrivant dans la cour du **Morho-Naba**, s'assoit, en ayant soin de poser une main par terre et en allongeant le bras. La vue du cheval étant significative, et avant même qu'aucune explication ne soit donnée, le “*Zusoaba*” entre dans la maison du **Morho-Naba**, d'où il ressort avec une calebasse d'eau et de farine, “*zom kom*”, qu'il verse sur le bras de l'envoyé.

Le cheval est ensuite pris et remis à un représentant du **Widi Naba**, qui défait les feuillages et conduit l'animal à *Widhin*.

Le *Zusoaba* rapporte la calebasse et c'est alors seulement que le **Widi Naba** dit au **Morho-Naba** : « *Naba yka sambga la tongalamé* » (Tel chef atteint de telle maladie a succombé). Il convient de dire qu'avant d'aller voir le **Morho-Naba**, les envoyés mettent d'abord les Ministres au courant du décès du “*Kombéré*”.

Le **Morho-Naba** pose quelques questions de circonstances et envoie les représentants faire le “*kouré*” (les funérailles). Le jour de la cérémonie arrivé, le *Nabitienga* (le fils aîné du chef défunt) fait préparer abondamment du dolo, du *sarhabo* (le *tô* ou pâte de mil), fait tuer des moutons et des bœufs pour nourrir les gens venus en nombre pour la circonstance.

On fait le tour de la maison, comme nous l'avons déjà dit pour le **Morho-Naba**.

a) *Koupéogo* (panier de *kouré*). Le "*koupéogo*" est un panier artistement façonné et dans lequel on met les "*foutou*" (habits du défunt), des "*koursi*" (pantalons), sa "*pougla*" (chéchia rouge), ses "*neodas*" (babouches), le "*zande*" (casse-tête), le "*wed'zoure*" (queue de cheval) et qu'on dépose sur un "*pe-gaongo*" (peau de mouton) dans le "*zaongo*" (antichambre).

Une des sœurs du *Nabitienga*, généralement la plus âgée des filles du défunt, porte le "*peogo*" dehors et s'assoit à l'endroit où le chef mort donnait autrefois ses audiences journalières ("*guere*"). On bat du tambour (*benda*, *luinse*, *gangando* se confondent). Alors, chacun donne ce qu'il a. À commencer par le *Nabitienga*, ses frères et sœurs, les proches parents, les frères et sœurs du *de cujus*, en un mot celui qu'une parenté même éloignée rapproche du chef, fait offre de quelque chose ; généralement on donne des cauris.

Le "*koupeogo*" est ensuite rapporté dans le "*zaongo*". On verse à la porte de l'antichambre du "*zom kom*" (eau de farine) et du "*dam*" (dolo ou bière de mil fermentée).

Les "*benda*" et autres tambours ramassent tous les cauris devenus leur propriété et s'éloignent un peu de la maison du défunt pour en faire le partage.

Les *benda* sont tenus de donner quelques cauris à tout "*Yarga*", "*Silmimoaga*" et "*Sayan*" qui passerait à côté d'eux au moment du partage.

b) *Fado*. C'est la part qui revient de droit au **Morho-Naba** dans la succession de tout *Kombéré* décédé.

Le **Morho-Naba** envoie des représentants auxquels il remet :

- 1) un coq ;
- 2) un mouton ;
- 3) selon l'importance du chef, un bœuf et 5 à 10 000 cauris.

Une fois présenté au *Nabitienga*, le premier envoyé du **Morho-Naba** lui dit : « *Nab'kayé ti Mog'Naba yel tid wa pous'nabitiengh'togo* » (tel **Naba** est mort, le **Morho-Naba** nous envoie porter l'expression de sa douleur au *Nabitienga*), « *lad reguib'lokon'wa tib laguemb taba ti ya yel koudgo* » (et demande à ce qu'on nous remette le carquois du **Naba** pour être déposé à côté de ceux de ses aïeux).

Le *Nabitienga* les remercie et ordonne la sortie immédiate du "*loko*" (le carquois). On pose le "*loko*" par terre et on égorge, à tour de rôle, la poule, le mouton, voire même le bœuf, envoyés par le **Morho-Naba**.

Tous ces préliminaires, qui ne sont qu'une entrée en matière, étant achevés, le premier envoyé de l'Empereur ordonne au *Nabitienga* d'aller se mettre au soleil pour qu'il puisse lui réclamer le "*fado*". Le *Nabitienga* s'y soumet et voilà ce que le premier délégué du **Morho-Naba** lui fait dire par un envoyé : « *Morh'Naba yé tid wa reg'fado. Ya nig'tousri* » (1.000 bœufs), « *pissi tousri* » : (1.000 moutons), « *bouss' tousri* » : (1.000 chèvres), « *foutou tousri* » : (1000 habits), etc.

Le *Nabitienga* répond : « *Tond ba sin ki a ka bas roumsi ne arzek'yé* » : (notre père mort ne nous a laissé ni bestiaux, ni autres richesses susceptibles de satisfaire aux exigences du **Morho-Naba**).

L'envoyé rapporte la réponse aux représentants de l'Empereur. Les descendants du **Nabitienga** s'en vont chercher une “*wanka*” (une pioche), une “*lare*” (une hache), une “*goego*” (une faucille) et, disent aux “*Nahir damba*” (représentants de la Cour) d'aller dans l'antichambre où toute la richesse s'y trouve amassée. Les “*Nahir damba*” envoient des *Soronés*, qui reviennent leur rendre compte de ce qu'il y a. Ils demandent pour la deuxième fois au **Nabitienga** les “*fado*” ; cette fois, on leur remet :

un boubou, une culotte, des bracelets, des “*fodo*”, des “*rouamba*” (parements des *Napagha*), un grand boubou, une paire de babouches, un couteau (*zangoego*), du sel, des cauris, du *kalgo* (soumbala), du *nemdo* (viande séchée), du *mouï* (riz), etc...

Pendant une semaine entière, ils sont hébergés par le *Nabitienga*, aidé par les habitants et ses parents.

Le huitième jour, et avant de congédier ses hôtes, le *Nabitienga* tue un bœuf, fait préparer beaucoup de *sarabo* (*tô*), de *dolo* (bière de mil), tue des moutons, distribue des habits à tous les envoyés du **Morho-Naba**, offre près de 50 000 cauris selon l'importance.

On fait harnacher un cheval avec la selle dont son père se servait de son vivant et on attache l'animal à un piquet devant l'antichambre.

Un des *Nahir damba* détache l'animal et fait trois fois le tour de la maison du **Naba** défunt. À la personne qui monte le cheval, on donne des “*liguidi*” (cauris), des habits et la chéchia du **Naba**, qu'il conserve même à son arrivée à *Ouagadougou* après compte-rendu aux autorités. Le cheval appartient au **Morho-Naba** et est confié au **Wedranga Naba**.

Le *Nabitienga* envoie dire à tous les habitants du canton que son père étant mort, il veut aller à *Ouagadougou* chercher sa nomination. Il demande donc le concours de tout le monde : “*Ykanda*”, (chef de carré) : 100 cauris ; *dakonré* (célibataire) : 50 cauris. Satisfaction lui est donnée tout aussitôt, sauf lorsqu'il y a concurrence. En ce cas, les villages donnent leur aide à la personne qu'ils veulent voir désigner.

À son arrivée à *Ouagadougou*, le *Nabitienga* rend des visites et fait de multiples cadeaux.

Il offre :

- 1) au Ministre du **Morho-Naba** de qui il dépend : 10 000 cauris, un mouton ;
- 2) au **Morho-Naba** lui-même, 50 000 cauris à 100 000 cauris, selon son importance, un cheval et parfois même un bœuf ;
- 3) aux autres Ministres et personnages importants, des cauris dont la quantité varie avec la personne visitée ;
- 4) le lendemain, il rend visite au *Zuscaba* (chef ennuque), à qui il offre également quelque chose (1 000 à 2 000 cauris, un coq) ;
- 5) pendant tout le reste de son séjour, il reçoit les “*bonsramba*”, “*benda*”, “*luinse*”, “*doudissi*” et “*gangando*”, et d'autres courtisans.

*Nomination.* Le séjour à *Ouagadougou* d'un candidat *kombéré* varie entre 20 à 30 jours (quelquefois même plus). La veille de la nomination, le **Morho-Naba** fait appeler le **Baloum Naba** et le charge de faire dire au *Nabitienga* de remettre un poulet et un mouton pour qu'on fasse son sacrifice. C'est la preuve certaine qu'il sera nommé le lendemain, aussi récompense-t-il bien le *Soroné* qui vient lui faire cette commission.

Le mouton (*pesgo*) et le coq (*noraogo*) sont envoyés au **Morho-Naba** qui les fait égorger dans la cour.

Le lendemain, le **Morho-Naba**, dès sa sortie, fait appeler le **Widi Naba**, le **Larrallé Naba**, le **Kamsoro Naba**, le **Gounga Naba** et le **Baloum Naba**, et leur dit : « *Je voudrais laisser aujourd'hui les koubissi (enfants de kouré, de funérailles) ; quelle est la personne parmi les candidats en présence qui est réellement capable de succéder à tel chef décédé ?* ». Le **Widi Naba** répond : « *Sire, faites comme il vous plaira* ». Après quoi le **Morho-Naba** dit : « *Dans ces conditions, je désigne le Nabitienga, car son père ne m'a pas oublié un seul instant durant toute sa vie, et il serait illogique d'évincer son fils* ». Le **Morho-Naba** réintègre après son palais.

Le **Widi Naba** regagne sa place et appelle le **Baloum Naba**, le **Bend Naba**, le **Poé Naba** et leur confirme la volonté du souverain. Ces trois personnages remercient le **Widi Naba**, et le **Baloum Naba** à son tour regagne sa place, où il convoque le *Soroné Kassanga*, à qui il ordonne de lui faire venir un bon *Soroné*, qu'il envoie accompagné d'un *bilbalga* (habitant de Bilbalogo, quartier du **Baloum Naba**), répondre à l'appel du **Widi Naba**.

Le **Widi Naba** leur dit : « *Yelé Nakomsé, Nabaoubda tib leb saonrin* » : Dites aux candidats Naba de sortir au soleil. « *Lai soki Nabitienga diessé à ba sin nan ki a yela mé ti niondi kon and nam* » : puis de demander au *Nabitienga* avant sa mort, quel est celui de ses fils ou parents que son père désigna pour le remplacer. Le *Nabitienga* répond : « *Yanb yam m'ba ka niak ned yé !* » : faites selon votre désir, mon père n'a désigné personne !

Le **Widi Naba** envoie demander encore : « *Là ting ramb yé la me tib kon anda* » : quel est le candidat choisi des habitants du canton ? Question à laquelle le *Nabitienga* répond encore : « *Ting ramb ka niak ned tib kon yé* » : Les habitants n'ont de choix que le vôtre. Cette réponse rapportée au **Widi Naba**, celui-ci ajoute enfin : « *Allez donc investir des pouvoirs le Nabitienga, c'est l'Élu du Morho-Naba* » : « *Toughin kon nabitikeng'nam, ti Mog'Naba yellame tib kon nien* ». Les envoyés viennent alors lui arracher la peau de mouton qu'il portait en bandoulière et dont ils cornent un coin. On porte le *Nabitienga* en triomphe devant le *tom'boko* et le voilà élu **Naba** aux acclamations de la foule. On l'amène ensuite successivement devant le **Widi Naba**, le **Zusoaba**, le **Baloum Naba**. Enfin, on le conduit sous le hangar où se trouve le **Bend'Naba** (chef de tous les tambours du **Morho-Naba**) et celui-ci le salue au son de son tambour.

Le “*Zabyouré*”. Surnom que tout nouveau chef se donne et qui doit remplacer le véritable prénom, qu'on ne doit plus prononcer pendant toute l'existence du **Naba**.

Le *Nabitienga*, devant le *Bend'Naba*, dit : « *Tout le monde m'a honoré, m'a considéré, le Morho-Naba m'a désigné pour remplacer mon père. Je n'ai pas de 'zabyouré'* » (surnom), mais il ne peut cependant en manquer un peu, et c'est alors qu'il commence à en énumérer quelques-uns : pour l'étude des surnoms, se reporter à ce chapitre.

Toutes ces formalités terminées, le nouveau **Naba** monte à cheval et accompagne le Ministre dont il dépend, qui lui fait donner du *zom-kom* (eau de farine) et ensuite l'appelle dans la cour, où il lui offre un canari de *dam*, des *gouré* (*dolo* et des colas). On le fait ensuite accompagner chez son “*gansoba*” (hôte) par une bonne escorte (tambours, cavaliers, etc...).

Tous les candidats évincés doivent se raser la tête immédiatement et venir faire acte de soumission dès que le nouveau **Naba** revient de chez son *gansoba* (hôte). Il convient de dire, que les candidats portent leur chevelure depuis le jour du décès du **Naba** jusqu'au jour inclus de la désignation de son remplaçant.

Le nouvel élu fait donner du *dam*, du *sarhabo*, des cauris, etc., aux *Nayiri damba*. Il offre également du *dam*, des colas, des cauris aux tambours.

Le lendemain, il accompagne le ministre chez le **Morho-Naba**. A la deuxième sortie (*Lebegsonré*) du Monarque, le ministre l'appelle pour saluer le **Morho-Naba**. Le nouveau Naba se rend au "*Tomboko*", crie trois fois (cris de joie) et vient faire ensuite les "*kan-tissé*" (façon de saluer des Mossi). Le **Widi Naba** dit alors au **Morho-Naba** : « *Tel chef que vous avez bien voulu honorer hier tient à venir vous exprimer toute sa reconnaissance* ». Le **Morho-Naba** répond à ses saluts et lui fait donner, pour la première fois, un canari de *dam*.

Il rend ensuite visite aux ministres et hauts personnages (**Widi Naba, Larrallé Naba, Gounga Naba, Poé Naba, Kamsoro Naba, Samandé Naba, Liman, Daporé Naba**), et le lendemain au *Zusoaba*.

Sept jours plus tard, le **Morho-Naba** lui donne : un boubou, une *pougla* (chéchia rouge), un *nagpouré* (coussin), une *néoda* (babouche).

Le nouveau **Naba** se défait de ses vieilles hardes (je dis hardes, car la coutume défend de changer d'habits avant de recevoir ceux du **Morho-Naba**) qu'il donne à un parent et s'habille du boubou du **Morho-Naba**, se coiffe de *pougla* (chéchia) et devient véritablement *Naba*.

Quelques jours après, il demande l'autorisation de regagner ses états. De nombreux représentants ou *Nayir damba* l'accompagnent. C'est à ceux-ci que revient le devoir de réunir les notables des villages et leur dire de se soumettre au seul nouveau **Naba** reconnu par le **Morho-Naba**.

La population, pour marquer sa joie, fait préparer du *dolo* en abondance et organise des jeux qui peuvent durer plusieurs jours.

Les notables des villages viennent se soumettre et jurer fidélité et apportent en même temps des cadeaux (cauris, moutons, etc.) variant avec l'importance des villages et la richesse des habitants.

Au départ des *Nahir damba* pour *Ouagadougou*, le **Naba** donne : une femme, un boubou au *Bilbalga* ; au *Soroné* du **Morho-Naba** : une femme, un boubou ; au *Soroné* du **Baloum Naba** : une femme, un boubou ; à l'enfant du **Bend'Naba** : une femme, un boubou, etc...

Les enfants issus du mariage avec les femmes ainsi données appartiennent respectivement aux maîtres de ces représentants.

*Enterrement*. À peu près comme pour le **Morho-Naba**, sauf en ce qui concerne les personnes. L'aménagement du tombeau est sensiblement le même, avec naturellement moins de pompe.

**APPENDICE**

**Liste nominative des Morho-Naba de l'origine à nos jours**

- 1) Naba Ouédraogo.
- 2) Naba Zoungrana.
- 3) Naba Oubri.
- 4) Naba Soarba, qui n'eut pas de fils et fut remplacé par son frère.
- 5) Naba Naskindé.
- 6) Naba Nasbiré, autre frère de Naba Soarba.
- 7) Naba Gaing'nemdo, *idem*.
- 8) Naba Koumdimyé, fils de Naba Nasbiré.
- 9) Naba Kouda.
- 10) Naba Rawan-yma.
- 11) Fut remplacé par son frère Naba Zoïtmboussouma.
- 12) Naba Niandéfo (70 ans de règne).
- 13) Naba Nakin.
- 14) Naba Namégo.
- 15) Naba Kibba.
- 16) Naba Tiemba.
- 17) Naba Goibga.
- 18) Naba Zana (fut détrôné, puis ramené au pouvoir.)
- 19) Naba Guirga.
- 20) Naba Woubi.
- 21) Naba Moatiba.
- 22) Naba Warga.
- 23) Naba Zombré (60 ans de règne).
- 24) Naba Kom (7 ans de règne).
- 25) Naba Saga (5 ans de règne).
- 26) Naba Roulgou (29 ans de règne).
- 27) Naba Savadogo (17 ans de règne).
- 28) Naba Karfo (7 ans de règne, ne fut pas remplacé par son fils).
- 29) Un fils de Naba Roulgou fut nommé, qui prit le nom de Naba Baongo.
- 30) Au décès de Naba Baongo, qui régna 5 ans, un fils de Naba Savadogo fut désigné pour le trône ; il prit le nom de Naba Koutou (17 ans de règne).
- 31) Naba Sannem (18 ans de règne).
- 32) Naba Wobgo (8 ans de règne).
- 33) Naba Siguiri (11 ans de règne).
- 34) Enfin, Naba Kom, le chef actuel, nommé le 4 mars 1925 Officier de la Légion d'honneur.

***Descendants de Naba Ouédraogo***

Nanoro Naba.	Nikogo Naba.
Bingo Naba.	Yabo Naba.
Zagtouli Naba.	Niou Naba.
Zango Naba.	Rapelgo Naba.
Sao Naba.	Tougri Naba.
Kogué Naba.	Gnimdi Naba.
Tanvi Naba.	Nioniogo Naba.

***Descendants de Naba Zoungrana***

Tenkodogo Naba.	Gampéla Naba.
Mankoudogo Naba	Nanguéla Naba

*Descendants de Naba Oubri*

Boulassa Naba et les autres Rima

*Descendants de Naba Naskimé*

Ipala Naba Wooko Naba

*Descendants de Naba Nasbiré*

Toudou Naba	Kayao Naba
Sourgou Naba	Bologo Naba
Disla Naba	

*Descendants de Naba Kouda*

Kaossanga Naba.	Zorgo Naba.
Rissam Naba.	Zoungou Naba.
Lallé Naba.	Ipelsé Naba.
Ziga Naba.	Nasango Naba.
Sounbéga Naba.	

*Descendants de Naba Zoïmbousma*

Doulougou Naba	Binsinné Naba
Bougré Naba	

*Descendants de Naba Niandéfo*

Goala	Golmidou
Laogo	Nabrabogo
Yargo.	

Aucun des fils de **Naba Niandéfo** n'a été nommé chef. Ses descendants sont des simples “*Nabissi*” (princes), indépendants jusqu'à l'arrivée des Français. Leurs villages ont été, par la suite, annexés au commandement du chef de canton de *Sao*.

*Descendants de Naba Nakin*

Salogo Naba.	Talarghin Naba.
--------------	-----------------

*Descendants de Naba Zana*

Zangogo Naba.	Koubri Naba.
---------------	--------------

*Descendants de Naba Warga*

Ramongo Naba.	Manoro Naba (renvoyé, se trouve actuellement à Kalsi).
Koumbissiri Naba.	Kagoula Naba.
Kaboudo Naba.	Bilogotinga Naba
Guip Naba (Kounda)	

---

*Descendants de Naba Zombré*

Thiou Naba (Koudougou). Zaïkimsougou Naba.

*Descendant de Naba Kom*

Woctinga Naba (autrefois).

*Descendants de Naba Saga*

Nobéré Naba.

Nobila Naba (autrefois).

Toécé Naba.

Zam Naba (autrefois).

Sondré Naba (autrefois).

*Descendants de Naba Doulougou*

Mankarga Naba.

Bindé Naba.

*Descendants de Naba Savadogo*

Béré Naba

Nobila Naba.

Zam Naba.

Boudri Naba.

Zorgongo Naba,

Nagréongo Naba.

Zitenga Naba,

Wictinga Naba

Bilgotinga Naba (autrefois),

Gaongo Naba.

Ipelsé Naba (actuellement).

*Descendants de Naba Koutou*

(Voir Naba Savadogo.)

*Descendants de Naba Ouobgo*

Zorongo Naba

Pawantoré Naba

*Descendants de Naba Siguiri*

Naba Kom

Moro-Naba (actuel)

Ce dernier a beaucoup de frères, mais sauf le *Doulougou* actuel, précédemment **Guiba Naba**, aucun d'eux n'est chef de canton.

## B. Commentaire à la lumière de l'égyptologie

### Introduction

Le texte qui suit est un commentaire inspiré par l'article de l'écrivain et anthropologue burkinabè **Dim Delobsom** (1897-1940). Paru pour la première fois en 1928, dans le tome XI du *Bulletin du Comité d'Etudes Historiques et Scientifiques de l'Afrique Occidentale Française*, le texte est intitulé "Le Morho-Naba et sa Cour" et traite des institutions du royaume *moaga* de *Ouagadougou* (Burkina Faso). Son auteur, **Dim Delobsom**, alors "commis expéditionnaire au Gouvernement de la Haute-Volta", était né en 1897, près de *Ouagadougou*, d'une lignée princière.

Son père, **Naba Piiga**, était **Sao Naba** (le chef de *Sao*, localité situé à une cinquantaine de kilomètres de *Ouagadougou*) et **Dim Delobsom**, comme son nom l'indique (*Dim* ou "*Dima*" signifie "Souverain" en langue *moore*) aurait pris sa succession comme **Sao Naba**, en 1940 s'il n'était décédé subitement cette année-là.

Trop tôt disparu donc, ce prince qui fut aussi un illustre cadre de l'administration coloniale, un érudit et un fin connaisseur de la culture *moaga* était enfin l'auteur de deux ouvrages majeurs, *L'Empire du Mogho Naba* et *Le secret des sorciers noirs*, publiés respectivement en 1933 et 1934, le dernier ouvrage obtenant le "Grand prix de l'Afrique occidentale française".

Toutefois, comme le note avec justesse le portail de la *Petite Académie des Personnalités* du Burkina Faso, **Dim Delobsom** « reste étonnamment inconnu des Burkinabè » ! Certes une artère ainsi qu'un grand lycée de *Ouagadougou* portent son nom ; de même, depuis ces dernières années, le lycée provincial du *Kourwéogo* (sa région d'origine) a été rebaptisé et porte désormais son nom.

Enfin, sous l'égide de l'ancien Avocat et homme de culture burkinabè **Frédéric Titinga Pacéré**, une cérémonie de commémoration a été organisée sur la tombe de l'illustre disparu le 25 Mai 2008 à *Sao*. Mais c'est encore trop peu pour une personnalité de cette envergure, qui reste en effet mal connue, en dehors de la capitale burkinabè.

C'est ainsi que peu de personnes savent qu'il fut le premier autochtone à décrire, de l'intérieur, les institutions multiséculaires du royaume *moaga*.

Nous avons donc là un témoignage de tout premier ordre. Et si on a décidé de le republier aujourd'hui, c'est d'abord pour faire prendre conscience de la cohérence et de la pertinence d'un système politique endogène qui a fait ses preuves, sur une période d'environ mille ans et qui a sans doute encore quelques enseignements utiles à nous livrer, dans notre quête actuelle de "démocratie", de "justice sociale" ou de "bonne gouvernance".

L'autre raison pour laquelle nous avons décidé de republier ce texte, ce sont les correspondances ou les convergences avec la royauté égyptienne pharaonique, dont nous avons une meilleure connaissance aujourd'hui, et qui, en vérité sont beaucoup trop nombreuses pour être simplement le fait du hasard ou de la ressemblance fortuite.

Mais voyons d'abord dans quel contexte historique a vécu **Dim Delobsom**.

## 1. Le contexte historique de l’œuvre et son auteur

Rappelons, pour commencer, que l’année même de la naissance de **Dim Delobsom** est marquée par ce qu’on a pudiquement appelé les “*horreurs du mossi*”. Par quoi il faut entendre, non pas les orgies sanguinaires auxquelles se seraient livrés les **Moose** (pluriel de **Moaga**), mais plutôt les exactions et crimes effroyables dont ceux-ci furent victimes lors de la prise de *Ouagadougou* par la colonne **Voulet-Chanoine**, de sinistre mémoire<sup>2</sup>.

En effet, le 1<sup>er</sup> Septembre 1896, les troupes de la colonne **Voulet-Chanoine** entrent à *Ouagadougou*, à l’issue de violents combats. L’empereur d’alors, le **Morho-Naba Wobgo** (“*le Roi Eléphant*”), contraint à l’exil, s’enfuit en direction du Sud pour se réfugier à *Gambaga* (au Ghana actuel), où il mourra quelques années plus tard, en 1904, sans jamais revoir la capitale de son royaume.

C’est dans ce contexte, dominé par la conquête coloniale, et les violations graves et criminelles qui lui sont co-extensives, que naît **Dim Delobsom** en 1897 à *Sao*. Il effectuera plus tard sa scolarité à l’école régionale de *Ouagadougou*, puis à l’école des fils de chefs à Kayes (Mali) entre 1904 et 1913. De cette école, qui forme alors les cadres subalternes de l’administration coloniale, il sort diplômé en 1913 et commence une carrière de fonctionnaire dans les services financiers du cercle de *Ouagadougou*.

Il faut donc y insister, **Dim Delobsom** est bel et bien un “fils” de l’administration coloniale, qui, à bien des égards a pu épouser les préjugés de son époque<sup>3</sup>. Mais sa trajectoire personnelle montre aussi, comme en témoignent d’ailleurs divers aspects de ses écrits, qu’il avait le souci de la défense et de la préservation du patrimoine culturel de son peuple. Un de ses biographes a pu ainsi écrire à son sujet :

« *Dans les années trente, ses prises de position contre le prosélytisme des missionnaires catholiques en fut un ennemi de ces derniers. Un long contentieux l’oppose ensuite à l’administration française au sujet du “bonnet de chef” de Sao dont il revendique l’héritage. Ce conflit illustre les compétitions classiques pour le “naam” (le pouvoir) mais exprime aussi les contradictions des premières élites voltaïques. Il ne se résout qu’avec la mort subite de Dim Delobsom en juillet 1940* »<sup>4</sup>.

## 2. La figure du Morho-Naba et celle de Pharaon : la parenté culturelle

Disons d’emblée, pour ce qui est de la comparaison entre le personnage du **Morho-Naba** et celui de Pharaon, que cette thématique est absolument absente de l’œuvre de **Dim Delobsom**. Cet auteur ne traite que des institutions politiques des Moose et n’évoque nulle

<sup>2</sup> Jeanne-Marie Kambou, *Peuples voltaïques et conquêtes coloniales : 1885-1914*, Paris, L’Harmattan, 1993.

<sup>3</sup> Ainsi en est-il, par exemple, de sa description de la prise de *Ouagadougou*, qui se serait déroulée sans coup férir : Dim Delobsom, *L’Empire du Mogho-Naba, Coutumes des Mossi de la Haute-Volta*, Paris, éditions, Domat-Montchrestien, 1933, pp. 32-45. A la décharge de l’auteur, il faut préciser que celui-ci dit tenir son récit d’un « *vieillard de 70 ans, notable du village de Koulweoghin* ». Pour une version différente, voir Jeanne-Marie Kambou, *Peuples Voltaïques et Conquêtes coloniales*, Paris, L’Harmattan, 1993, pp. 103-146.

<sup>4</sup> Anne Piriou, « *Antoine Dim Delobsom, la mémoire d’une identité voltaïque* », in *La Haute-Volta coloniale, Témoignages, recherches, regards*. Édité sous la direction de Gabriel Masa et Y. Georges Madiéga, Paris, Karthala, 1995, pp. 557-570.

part dans ses écrits la civilisation de l'Égypte des pharaons. Pour autant, nous sommes loin d'être l'inventeur de cette thématique.

Pour quiconque connaît un tant soit peu la culture des *Moose*, et notamment ses institutions politiques et la civilisation de l'Égypte pharaonique, la comparaison des deux institutions, et en particulier le personnage qui les incarne, (le **Morho-Naba**, d'une part et **Pharaon** d'autre part) s'impose d'elle-même. Elle n'a donc pas besoin d'être inventée, puisqu'elle relève de l'observation. Au début de son *Histoire de l'Afrique noire*, **Joseph Ki-Zerbo** évoque cette problématique sous une rubrique intitulée par lui "*parentés culturelles*". Cette rubrique commence ainsi :

*« La civilisation négro-africaine actuelle est plus proche de la civilisation égyptienne que toute autre civilisation connue »*<sup>5</sup>.

Cette remarque de **J. Ki-Zerbo** sur les "parentés culturelles" ne concerne pas uniquement la seule culture des *Moose*, mais les civilisations négro-africaines dans leur ensemble. Il ne s'agissait donc pas pour lui de relever ici ou là telle ressemblance factuelle et fortuite avec la vieille civilisation des pharaons, mais de montrer que celle-ci était authentiquement africaine et que, même disparue depuis quinze siècles, elle continue de rayonner à travers maints aspects des traditions culturelles du continent. Par conséquent, si cette parenté est réelle et profonde, et non pas simplement accidentelle, elle doit pouvoir être observée à l'échelle du continent africain. Tel est le constat fait par l'auteur. En effet, **J. Ki-Zerbo** poursuit et fournit des exemples précis, allant jusqu'au détail :

*« Quoiqu'il en soit, la parenté est remarquable aussi bien dans les cultures matérielles que dans la société et dans la conception d'ensemble du monde. Ainsi, les enseignes de l'armée égyptienne et celles du Mani-Kongo étaient des idoles dressées sur des hampes. Les caveaux funéraires des Agni rappellent de très près ceux de la vallée du Nil. Les appuis-nuque du mobilier funéraire égyptien sont les mêmes que ceux placés par les Dogon sous la tête de leurs morts. Le masque à pendentifs en or des Baoulé porte une barbe tressée comme celle du masque d'or de Tout-Ankh-Amon. Le lever héliaque de Sirius était utilisé dans le calendrier égyptien comme chez les Dogon. L'expression "les hommes sont le troupeau de dieu" et la symbolisation de la vie par le nez (que vive ton nez ; que ton nez soit long) existent de part et d'autre. Le signe égyptien qui désigne le kâ (stylisation d'un homme aux mains dressées) est exactement le même que celui de l'homme-ancêtre des Dogon. N'a-t-on pas dit du kâ, cette parcelle de l'énergie cosmique qui habite chaque être humain, qu'il est "comparable dans sa nature à la force vitale qui joue un si grand rôle dans les multiples civilisations d'Afrique Noire, le muntu des Bantou et le ménéhé des Oulé" ? Rappelons aussi l'usage de la dot aux beaux parents du fiancé, la croyance au pouvoir créateur du verbe et du nom, l'existence des totems comme le dauphin, le lamentain femelle honoré encore par les Mendé de Sierra Leone et par les Bozo du Mali. Signalons le rôle du serpent dans la cosmologie égyptienne comme dans celle de l'Afrique Noire actuelle (Dogon, Bénin, etc.), l'existence des barques des morts, comme dans la vallée du Nil, la circoncision, l'inceste royal, signalé surtout à l'origine de certaines dynasties d'Afrique Noire (royaume Louba, Zimbabwe), les cheveux tressés en nattes, l'usage de récades, etc. On n'en finirait pas d'énumérer les analogies »*<sup>6</sup>.

À vrai dire, l'appartenance de l'Égypte ancienne à l'univers négro-africain est connue et reconnue depuis l'Antiquité, jusque y compris au XIX<sup>ème</sup> siècle, au moment de la naissance

<sup>5</sup> Joseph Ki-Zerbo, *Histoire de l'Afrique noire. D'Hier à Demain*, Paris, Hatier, 1978, p. 81.

<sup>6</sup> Joseph Ki-Zerbo, *Histoire de l'Afrique Noire*, p. 82.

de l'égyptologie. **Jean-François Champollion**, le génial déchiffreur des hiéroglyphes n'a jamais considéré la civilisation égyptienne ancienne comme autre chose que la fille de l'Afrique noire. On peut lire en effet dans sa *Grammaire égyptienne* que :

« *c'est par l'analyse raisonnée de la langue des pharaons que l'ethnographie décidera si la vieille population égyptienne fut d'origine asiatique, ou bien si elle descendit, avec le fleuve divinisé, des hauts plateaux de l'Afrique centrale* »<sup>7</sup>.

Le caractère africain de l'Égypte ancienne est également affirmé par **Volney**<sup>8</sup>, **Dominique Vivant Denon**<sup>9</sup> et **Victor Schoelcher**<sup>10</sup>, entre autres.

Sous l'impulsion des égyptologues africains **Cheikh Anta Diop** et **Théophile Obenga**, tout cela a été réitéré au colloque du Caire en 1974 : « *Le professeur Vercoutter a déclaré que, pour lui, l'Égypte était africaine dans son écriture, dans sa culture et dans sa manière de penser. Le professeur Leclant a reconnu ce même caractère africain dans le tempérament et la manière de penser des Égyptiens. Cependant, l'unité du peuple égyptien, a-t-il dit, n'est pas d'ordre racial mais culturel. La civilisation égyptienne a été stable durant trois millénaires ; les Égyptiens se sont définis eux-mêmes comme Remet (Romé en Copte) en distinguant, spécialement par l'iconographie, les peuples du nord et ceux du sud. Le professeur Obenga a contesté que par le mot Remet les Égyptiens se seraient distingués sur le plan racial de leurs voisins ; il s'agirait, pour lui, d'une distinction semblable à celle qui avait conduit les Grecs à se différencier des autres peuples, désignés comme Barbares* »<sup>11</sup>.

Mais c'est véritablement aux travaux de **Cheikh Anta Diop** que l'on doit le mérite d'avoir porté cette vérité au niveau d'un concept opératoire, et cela dès 1954 avec la parution de *Nations nègres et culture : de l'antiquité nègre égyptienne aux problèmes culturels de l'Afrique noire d'aujourd'hui*. C'est surtout, comme le suggérait déjà **Jean-François Champollion**, par l'étude comparée de la langue égyptienne hiéroglyphique et de sa langue maternelle, le *wolof* (ou *valaf*), que **Cheikh Anta Diop** va établir la nature du lien de parenté entre l'égyptien ancien et les langues négro-africaines : il a montré qu'il s'agissait d'une « parenté génétique »<sup>12</sup>.

C'est donc, en réalité, cette idée qui est reprise par **J. Ki-Zerbo** quand il écrit :

« *C'est la diversité et la masse des concordances qui imposent l'idée qu'il y a eu entre l'Égypte et l'Afrique noire plus que de vagues échanges : le substratum d'une parenté originelle* »<sup>13</sup>.

Il en vient alors à l'analyse de l'exemple précis qui nous intéresse ici directement, à savoir la figure du **Mogho-Naba** : « *le Mogho, comme le pharaon, est assimilé au soleil. Sa mort*

<sup>7</sup> Jean-François Champollion, *Grammaire égyptienne ou Principes généraux de l'écriture sacrée égyptienne, appliquée à la représentation de la langue parlée*, (1836), Paris, Actes Sud, 1997, p. xix.

<sup>8</sup> Volney, *Voyage en Égypte et en Syrie pendant les années 1783, 1784 et 1785*, vol. 1, (1787), p. 69

<sup>9</sup> Dominique Vivant Denon, *Voyage dans la Basse et la Haute-Égypte*, (1802), Pygmalion, 2006, p. 109.

<sup>10</sup> Victor Schoelcher, *L'Égypte en 1845*, Paris, Pagnère éditeur, 1846, pp. 274-275.

<sup>11</sup> UNESCO, *Le peuplement de l'Égypte ancienne et le déchiffrement de l'écriture méroïtique*, Actes du colloque tenu au Caire, du 28 janvier au 3 février 1974, Paris, Unesco, 1978, p. 87-88.

<sup>12</sup> Cheikh Anta Diop, *Parenté génétique de l'égyptien pharaonique et des langues négro-africaines*, Dakar, IFAN, 1974.

<sup>13</sup> Joseph Ki-Zerbo, *Histoire de l'Afrique noire*, p. 82.

signifie aussi le renversement de l'ordre cosmique et ses sujets comme en Égypte se prosternent devant lui en "flairant le sol". Enfin, de même qu'au bout de trente ans de règne, le pharaon célébrait la fête du jubilé (*heb sed*) pour rajeunir ses forces, rappelant ainsi sans doute la mise à mort rituelle du chef, pratiquée d'après **Strabon** à Méroé, de même au bout de trente ans de règne, le **Mogho-Naba** accomplissait les rites régénérateurs du **bik togho** où d'après la tradition un substitut de l'empereur était sacrifié... Bref, vue d'Afrique Noire, la civilisation de l'Égypte antique, si étrange pour la pensée occidentale et moderne, semble presque familière. Elle porte l'estampille estompée mais frappante d'une très lointaine fraternité, à l'aube des temps humains »<sup>14</sup>.

Ajoutons ici que d'autres points de comparaison entre **Pharaon** et le **Mogho-Naba**, au moment du couronnement de ce dernier. Selon **J. Ki-Zerbo**<sup>15</sup>, le nouvel élu est amené sous bonne escorte, après qu'on l'a débarrassé de la peau de mouton qu'il porte en sautoir et qui est le signe distinctif des candidats au trône. On lui donne alors un vêtement blanc tissé et cousu dans la nuit même, ainsi qu'un bonnet blanc "de type phrygien" à longues oreillettes, coiffure réservée aux initiés et aux chefs. Il reçoit enfin un bâton. La description du bonnet du nouveau **Mogho-Naba** fait penser aussitôt à la couronne blanche de Haute-Égypte, tandis que le bâton qui lui est donné fait référence à l'un des sceptres que porte Pharaon à son couronnement : il s'agit, en l'occurrence, du sceptre dit "*héqa*" : ꜥ, court bâton au bout recourbé, semblable à la crosse des ecclésiastiques de haut rang, et qui est un idéogramme égyptien dont la signification est précisément "*commander*", "*gouverner*" ou encore "*diriger*".



**Gravure rupestre du site Nab el-Hamdulab près d'Assouan (Haute-Égypte), représentant la plus ancienne figuration connue à ce jour de Pharaon ("Dynastie 0", avant 3000 avant J.-C.), coiffé de sa "couronne blanche" et tenant le sceptre "héqa" : ꜥ. (Source : Stan Hendrickx, John Coleman Darnell and Maria Carmela Gatto, "The earliest representations of royal power in Egypt: the rock drawings of Nag el-Hamdulab (Aswan)", in *Antiquity*, Vol. 86, N° 334, 1068–1083, December 2012).**

<sup>14</sup> Joseph Ki-Zerbo, *Histoire de l'Afrique noire*, p. 83.

<sup>15</sup> Joseph Ki-Zerbo, *Histoire de l'Afrique noire*, p. 256.

Ainsi accoutré, le nouvel empereur sort à l’aube, en même temps que le soleil et est présenté à son peuple par le **Ouidi Naba** en ces termes : « *Oubritenga Ramba, adi Naba, adi Kouda !* » : « *Gens de la terre d’Oubri, voici notre maître, voici le chef !* ». Le nouvel élu fait alors trois fois le tour du palais royal, à cheval, tel pharaon courant autour du “Mur blanc” (symbole du périmètre de son palais), en vue de régénérer et d’augmenter ses forces.

Après cela commence un parcours rituel en divers endroits de sa capitale. Ce parcours initiatique du nouveau **Mogho-Naba** le conduit d’abord au quartier nommé “*Paspanga*”, nom qui signifie littéralement en langue *moore* “*augmenter la force*” ou “*rajouter la force*”. C’est là que viennent faire signe d’allégeance, têtes rasées, tous les autres candidats malheureux à la succession, les nobles, le chef des armées, etc. Lorsqu’il quitte le quartier *Paspanga*, le nouvel empereur se rend ensuite dans une autre localité appelée “*Dimsoussé*”, ce qui signifie : “*le Roi (Dim) se repose (voussé)*”. Ce n’est qu’à l’issue de ce séjour qu’il peut rejoindre le palais royal pour y exercer pleinement ses fonctions.

### 3. L’identification du roi à l’astre solaire

Selon la conception des *anciens Égyptiens*, le pouvoir royal était un attribut divin directement conféré à Pharaon par son père **Ra**. De ce fait, en tant que fils de **Ra**, en égyptien :  s3 r<sup>c</sup>, il était ici-bas le représentant de son père, le dieu **Ra**. Il se trouve que dans la langue égyptienne, le mot  r<sup>c</sup> (Ra, Rê) signifie aussi bien l’astre solaire que le dieu du même nom, **Ra** écrit avec le déterminatif du dieu : . Chaque pharaon est donc “fils du dieu **Ra**”, pour bien signifier que son pouvoir ne relève pas des hommes, mais directement du dieu, dont il est dès lors le représentant sur terre. Ainsi, parmi les cinq noms que portait tout pharaon, l’un d’eux était le nom de “**fils de Ra**”. Cet aspect divin du pouvoir, incarné en la personne même du roi se traduit aussi par l’expression  nfr ntr qui signifie littéralement le “bon dieu” ou encore le “dieu parfait”.

Selon **Jean Vercoutter**, l’association de **Pharaon** à l’*astre solaire* remonterait à la III<sup>ème</sup> dynastie, à l’époque du roi **Djeser** :

« *Toutefois, il faut noter que c’est sous la III<sup>ème</sup> dynastie que, pour la première fois, le pharaon et le soleil sont associés : un bas-relief, provenant d’un sanctuaire édifié à Héliopolis par Djeser, fait suivre le nom d’Horus du roi, Neterkhet, de la formule, ou du titre : R<sup>c</sup>-nwb “Soleil d’or”. Cette qualification, ajoutée au fait que Djeser a fait construire un temple à Iounou/Héliopolis, le domaine même du Soleil déifié, rend possible un rapport entre la pyramide à degrés de Saqqara et le Soleil. Sous Djeser aurait donc pu commencer l’évolution de croyances qui, d’un roi purement terrestre, même dans l’outre-tombe, aurait fait un souverain montant au Ciel après la mort. Cette conviction apparaîtra dans le protocole royal de la IV<sup>ème</sup> dynastie, dans le titre s3-r<sup>c</sup> “fils du Dieu Soleil”, titre qui sera attribué au pharaon lors du couronnement et précédera le prénom »<sup>16</sup>.*

Comme pharaon, le **Morho-Naba** est de même identifié à l’astre solaire, voire à Dieu. Dans la langue *moore* en effet, le mot “*wende*” peut se traduire indifféremment par “*soleil*” et par “*dieu*”. Ainsi, l’expression « *wend pous yan* » employé par **Dim Delobsom** pour annoncer l’apparition matinale du **Morho-Naba** peut être traduite aussi bien par « *Dieu*

<sup>16</sup> Jean Vercoutter, *L’Égypte et la vallée du Nil. Des origines à la fin de l’Ancien Empire*, Tome 1, Paris, PUF, 1992, p. 257-258.

vous salue », que « le soleil vous salue ». **Dim Delobsom** écrit en effet, au début de son article, cette phrase dans laquelle on pourrait très bien remplacer “les Mossi” par “les Égyptiens”, sans dénaturer aucunement la vision du monde des uns ou des autres : « *Les Mossi ont, pendant longtemps, considéré le soleil comme un dieu* ». L'explication donnée par l'auteur à cette affirmation pourrait de même s'appliquer aux *anciens Égyptiens* :

« **“Wend pous yan”** (*Dieu se montre*) indique le lever du soleil, mais en un sens figuré, puisqu'il s'agit de la sortie du **Morho-Naba**. Ceci démontre la considération qu'a le peuple mossi pour son chef, qu'il compare à l'astre du jour, par conséquent à un dieu ».

Dans la partie du texte qui traite du décès d'un **Morho-Naba**, et de la façon dont la nouvelle du décès est annoncée au peuple et au “mogho”, on lit que la formule utilisée est l'expression : “*Bougsaré kimè*” : ce qui signifie “*le feu s'est éteint*”, ou encore, de façon plus expressive, “*le soleil s'est couché*”. Cette expression signifie en clair qu'avec le décès de l'empereur, c'est tout ce qu'encercle le disque solaire qui est en deuil.

Si le terme “mogho” (encore parfois orthographié “morho” signifie, en un premier sens, le “territoire des Moose”, il signifie également “l'univers habité”, “le monde”. En ce sens, le titre porté par le roi, à savoir “**Mogho-Naba**” signifie la même chose que cette expression égyptienne qui désigne pharaon :  nb-r-dr, c'est-à-dire le “Maître de l'univers” (en Anglais, “the Lord of the universe”. Littéralement, l'expression égyptienne peut se traduire aussi par “le Maître jusqu'à la limite” (en Anglais “the Lord to the end”).

Dans son ouvrage de 1933, **L'Empire du Mogho-Naba**, **Dim Delobsom** précisait l'étendue du pouvoir du **Mogho-Naba** en ces termes :

« *L'empire Mossi de Ouagadougou était gouverné avant l'occupation française par un chef suprême, le Mogho-Naba, vénéré de tous ses sujets comme un “dieu” et dont le territoire, pour ses administrés, n'avait pas de limites. Il avait droit de vie et de mort sur tous ses sujets. Si Mogho signifie pays des Mossi, il signifie par extension : le monde ; le Mogho-Naba était pour ainsi dire considéré comme le maître du monde* »<sup>17</sup>.

Tout comme celle du **Morho-Naba**, la mort de **Pharaon** est également annoncée par une formule qui peut paraître énigmatique à quiconque n'est pas familier de la civilisation égyptienne.

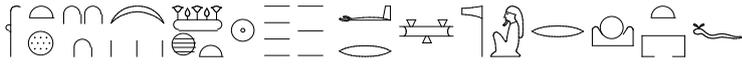
On trouve dans le récit de **Sinouhé** un exemple éloquent de la manière dont est rapportée la mort brutale d'**Amenemhat 1<sup>er</sup>** (**Sehotepibre**), survenue en l'absence de son fils aîné **Sésostris**, lequel mène alors une campagne militaire en Libye:

« *La trentième année, le troisième mois de la saison de l'Inondation, le septième jour, le dieu s'éleva vers son horizon, le roi de Haute et de Basse-Égypte, Sehotepibra s'envola vers le ciel et s'unit au disque solaire. La chair du dieu s'unit à celui qui l'avait engendré* »<sup>18</sup>.

Voici le texte hiéroglyphique et sa translittération :

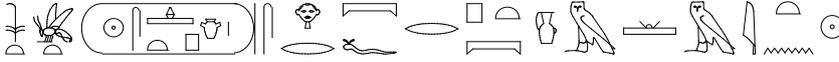
<sup>17</sup> Dim Delobsom, **L'Empire du Mogho-Naba. Coutumes des Mossi de la Haute-Volta**, Paris, Éditions Domat-Montchrestien, 1933, p. 46. C'est nous qui soulignons.

<sup>18</sup> **Sinouhé**, R5-8.



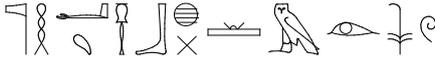
*h3t-sp sršyw 3bd hmt 3ht sw sfh r ntr r 3ht.f*

La trentième année, le troisième mois de la saison de l'Inondation, le septième jour, le dieu s'éleva vers son horizon.



*nsw-bity s-htp-ib-r<sup>c</sup> šhr.f r pt hnm(.w) m itn*

Le roi de Haute et de Basse-Égypte **Shotepibra** («Celui qui apaise le cœur de Ra») s'envola vers le ciel et s'unit avec le disque solaire.



*h<sup>c</sup> ntr 3bh(.w) m ir sw*

La chair du dieu s'unit à celui qui l'avait créé.

Une autre expression employée dans le même texte pour exprimer la même idée est la suivante : «le roi de Haute et de Basse Égypte, **Shotepibra** est parti pour l'horizon »<sup>19</sup>.



*nsw-bity s-htp-ib-r<sup>c</sup> wd3w r 3ht*

Le roi de Haute et de Basse-Égypte **Shotepibra** est parti vers l'horizon.

Toutes ces expressions : «s'élever vers l'horizon», «s'envoler vers le ciel», «partir pour l'horizon», «s'unir au disque solaire», «la chair du dieu s'unit à celui qui l'avait créé» (c'est-à-dire, ici le soleil), attestent du caractère céleste et solaire de tout roi égyptien. Prosaïquement, elles signifient ici tout simplement que Pharaon vient de mourir...

Cette ascendance divine (et/ou astrale) est exprimée dans la titulature royale des pharaons. Chaque pharaon régnant adopte cinq «grands noms», qui sont autant de programmes de gouvernance ; la notion de «bonne gouvernance», aujourd'hui tant recherchée, mais rarement atteinte, ne serait ici qu'une plate tautologie.

Le premier de ces cinq noms, le nom de naissance, indique que pharaon est le fils de son père **Ra** (dieu, soleil). On l'a vu, il s'agit du nom de « fils de Ra », *Sa-Ra*, en égyptien :



*s3 r<sup>c</sup>*. En tant que «fils de Ra», pharaon veille sur l'ordre juste du monde, en apportant **Maât** : vérité, justice, équilibre, prospérité, solidarité, etc., et en repoussant **Isefet** son antonyme, symbole du chaos, du désordre, du mensonge et de toutes les formes d'injustice.

Le deuxième nom est celui du couronnement, encore appelé nom d'intronisation : c'est le nom du Roi de Haute et de Basse-Égypte, en égyptien, *nsw-bity* :



De même que Pharaon, le **Mogho-Naba**, à son couronnement changeait de nom pour adopter un nouveau nom de règne. Ainsi **Boukary Kutu**, l'empereur régnant au moment de la conquête coloniale française, était devenu **Mogho-Naba Wobgo**, c'est-à-dire le «**Roi Eléphant**». Il

<sup>19</sup> *Sinouhé* B36.

avait succédé à **Naba Sanem** (“*Roi Or*”), lequel avait été remplacé, après sa destitution par les Français, par **Naba Siguri** (“*Roi Commencement de la saison des pluies*”), auquel succéderont **Naba Kom** (“*Roi Eau*”) et **Naba Saaga** (“*Roi Pluie*”).

Le troisième nom était le nom des “*Deux Maîtresses*” ou des “*Deux Dames*”, à savoir les deux déesses protectrices de la Haute et de la Basse Égypte, en égyptien *nbty* : . C'était, respectivement la déesse Vautour, **Nekhebet** et la déesse Cobra, **Wadjet**.

Les quatrième et cinquième noms étaient le nom d'**Horus**, *hr* :  et enfin le nom d'**Horus d'or**, *hr nbw* : . Dans la conception égyptienne du pouvoir politique, **Horus** était le fils d'**Isis** et d'**Osiris**, ce dernier ayant été le premier roi de *Kemet*. **Horus**, son fils est devenu son successeur légitime. Pour cette raison, tout pharaon légitime est un **Horus**. Le nom d'**Horus d'or** *hr nbw* :  ajoute à la légitimité, le caractère sacré, inaltérable et inviolable du corps du roi.

C'est à cela, nous semble-t-il qu'il faut rattacher l'origine lointaine de la théorie des deux corps du roi, excellemment développée par **Ernst Kantorowicz** dans son ouvrage *Les deux corps du roi : essai sur la théologie politique au Moyen Age*.

Nous verrons ultérieurement comment, à partir de là, s'est mise en place l'idée que “*le roi ne meurt jamais*”...

Voici maintenant comment l'ensemble de ces cinq noms apparaît dans une titulature royale comme celle du grand **Ramsès II** (1279-1212 av. J-C), telle qu'on peut la lire par exemple sur le magnifique obélisque qui se dresse à Paris, *Place de la Concorde* :



*hr k3 nht mry m3t*

**Horus** : Taureau victorieux, aimé de **Maât** !



*nbty mki kmt w3f h3swt*

Les **Deux Maîtresses** : Celui qui protège *Kemet* et subjugue les nations étrangères !



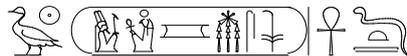
*hr nbw wsr rnpwt 3 nhtw*

L'**Horus d'or** : Celui qui est puissant en années et grand de victoires



*nsw-bity wsr-m3t-r3 stp-n-r3*

Le Roi de Haute et de Basse-Égypte : Puissante est la **Maât** de **Ra**, l' élu de **Ra** !



*s3 r3 R3-ms-sw mry-imm 3nh dt*

Le fils de **Ra** : **Ramsès**, aimé d'**Amon**, qu'il vive éternellement !

Un dernier aspect doit être souligné : il relève là encore de la spécificité culturelle africaine. Pharaon, le roi de *Kemet* porte encore une série de titres qu'il est seul à porter et que les scribes égyptiens, au cours des trente-cinq siècles d'histoire de cette royauté, n'ont jamais utilisé pour désigner un autre roi, hors de *Kemet*. Les rois étrangers (ceux du **Retenou** par exemple) sont simplement désignés en égyptien ancien par les termes : *hk3*  (dirigeant, gouvernant) et/ou *wr*  (grand, chef), toujours écrits avec le déterminatif de l'homme assis :  (A1), mais jamais avec celui du personnage vénérable :  (A40), réservé à pharaon et aux dieux.

De même, le titre de **Morho-Naba** n'est employé que pour désigner l'empereur qui est au *Palais de Ouagadougou*, à l'exclusion de tout autre **Naba**. Les rois du **Yatenga** ou de **Tenkodogo** sont simplement appelés "**Naba**", et jamais "**Morho-Naba**". De la même façon, **Pharaon** est le seul roi de la terre à être appelé *nb t3wy* :  autrement dit, le "**Maître du Double Pays**", ou encore *nb h'w* :  , ce qui signifie le "**Maître des couronnes**",  : *nb-r-dr* c'est-à-dire le "**Maître de l'Univers**", et enfin *nb irt ht* :  , le "**Maître des rituels**"; ce dernier titre étant un titre proprement sacerdotal.

Ce qui frappe d'emblée dans ces titres, c'est leur proximité morphologique d'avec le mot "**naba**", dont la signification est certes, "roi", mais aussi "maître" ou "seigneur". Ce même mot se dit **NHB** en langue copte. Autant d'éléments communs ne peuvent être dus au fait du simple hasard.

#### 4. Les deux corps du roi

Associé à l'astre solaire, le **Mogho-Naba**, à l'instar de **Pharaon**, n'est pas considéré comme un simple mortel. Certes, bien que vénéré comme un dieu, son peuple sait cependant qu'il partage leur condition humaine depuis la naissance. Mais son intronisation comme roi du **Mogho** le place désormais à un niveau qui n'est plus celui du simple mortel, mais de la divinité dont le symbole le plus puissant est l'astre solaire. "*Ohene ye awia*<sup>20</sup> - *The King is the Sun*", (le Roi est le Soleil), disent aussi les **Akans**.

Dans sa belle étude comparative des royautés pharaonique et Akan, **Eva Meyerowitz** a pu écrire :

« *Pharaoh as the "Son of Re" embodied the sun on earth and everything was done to maintain this fiction. Because the sun rules supreme in the sky Pharaoh's power over the land and its inhabitants had also to be supreme. In fact, however, he was unable to act in so arbitrary a fashion. He was hailed as the whole source of authority and held responsibility for all official actions, although in practice these were planned and executed by officials to whom he had to delegate his power. He had to maintain Maat, that is truth, astronomical truth, the "cosmic order", hence he was venerated as the fount of all truth and justice and as an integral part of it. It was said of him : "Thy speech is the shrine of Maat"*<sup>21</sup> » - « En tant que "*fils de Re*", Pharaon incarnait le soleil sur terre et tout était fait

<sup>20</sup> Eva Leonie Meyerowitz, *The Divine Kingship in Ghana and Ancient Egypt*, London, Faber and Faber, 1960, p. 88.

<sup>21</sup> Eva L. Meyerowitz, *op. cit.*, p. 93-94.

pour maintenir cette fiction. Parce que le soleil domine tout dans le ciel, la puissance de Pharaon sur la terre et ses habitants devait être aussi suprême. En réalité, cependant, il était incapable d’agir aussi arbitrairement. Car il était considéré comme la source de tout pouvoir et portait la responsabilité de tous les actes officiels, bien que dans la pratique ceux-ci puissent être planifiés et exécutés par des fonctionnaires auxquels il délégait son pouvoir. Il devait assurer *Maât*, c’est-à-dire la vérité, la vérité cosmologique, l’ordre cosmique, c’est pourquoi il était vénéré comme source de toute vérité et justice, et comme partie intégrante de cela. On disait de lui : “*Ta parole est le temple de Maât*” ».

Ces trois exemples montrent qu’aussi bien chez les *Moose*, les *Akans* et les **Égyptiens dynastiques**, la conception de la royauté, plus précisément de la **personne** du roi, est identique. Le roi est un homme (ou une femme) de chair et d’os, mais il n’est pas que cela : il est aussi, de par sa fonction, un dieu, dont la représentation, dans les trois cas, est *le soleil*.

Cette idée fort ancienne, dont on peut voir que les origines remontent à l’antiquité égyptienne pharaonique, a été brillamment théorisée par le grand historien Américain d’origine juive allemande **Ernst Kantorowicz**, à travers sa théorie des “deux corps du roi”. Dans son ouvrage intitulé *The King’s two bodies* - “*Les Deux Corps du Roi*”, il en attribue cependant l’origine à la théologie chrétienne du Moyen-Âge, et à travers elle, à la figure du **Christ**, à la fois homme et dieu. Or, du point de vue de cette dualité, la figure du **Christ** paraît être elle-même une réplique de celle d’**Osiris**, ainsi que de tous les rois égyptiens qui lui ont succédé sur le trône d’**Horus des vivants**, à *Kemet* (Égypte).

C’est en vertu de cette dualité de la personne du roi, encore appelée “gémellité royale” que des expressions contemporaines comme “*le roi ne meurt jamais*” ou encore “*le roi est mort, vive le roi*” prennent tout leur sens. S’agissant en particulier du **Mogho-Naba**, on sait déjà par quelles formules allégoriques sa mort est rendue publique : “*bougsaré kimé*” : le Feu s’est éteint, “*Mogho sama mè*” : l’Univers (le Pays) s’est gâté !

Une fois connue la nouvelle du décès royal, un protocole strict se met en place pour d’une part assurer l’organisation des obsèques et d’autre part régler la succession au trône. **J. Ki-Zerbo** en a résumé ainsi les principales étapes :

« *Le corps (du roi), enveloppé de plusieurs peaux fraîches de bœufs noirs sort (du Palais) par une brèche pratiquée tout exprès dans l’enceinte. Pas de régence. Mais la permanence du principe royal est marquée par deux rites. D’une part, la fille aînée du défunt revêt le costume royal, sort par le même passage que la dépouille royale (si elle est vierge) et s’installe sur le trône pour recevoir les hommages de ses sujets. Par ailleurs, un des petits-fils du défunt est choisi pour être le double vivant du disparu. Il franchit le même passage que la dépouille mortelle, reçoit la femme que le défunt a visitée en dernier lieu ainsi que le dernier costume et de multiples cadeaux. Il est considéré comme sacré, mais doit gagner immédiatement un village éloigné et ne jamais être vu par le successeur du roi pour lequel il est ‘tabou’. C’est le **Kourita** (qui mange la mort).<sup>22</sup> »*

Deux idées-forces méritent d’être soulignées ici. La première est que même quand le roi décède, il ne peut y avoir de vacance du pouvoir. La dignité royale est, pour ainsi dire, immédiatement transférée du corps du précédent roi défunt dans la personne de sa fille aînée qui devient alors, à proprement parler la “gardienne du pouvoir”, et ce, jusqu’à ce qu’un nouveau **Mogho-Naba** soit élu par les grands électeurs que sont les principaux

<sup>22</sup> Joseph Ki-Zerbo, *op. cit.*, p. 255.

ministres de la Cour. Le rôle de la fille aînée du roi, comme gardienne du pouvoir et des institutions pendant l'interrègne amène à s'intéresser à l'histoire de la participation des femmes à la gestion du pouvoir politique, en Afrique.

Contrairement aux apparences, il s'agit d'une pratique fort ancienne, qui contraste avec la marginalisation actuelle de la femme africaine dans l'espace public. Faut-il le rappeler, la tradition nous apprend que c'est une jeune femme, fille du roi de **Gambaga**, la princesse **Yennenga** qui est à l'origine de la fondation du royaume mossi, entre le XI<sup>ème</sup> et le XIII<sup>ème</sup> siècle.

Dans l'antiquité classique, les annales royales égyptiennes nous fournissent l'exemple de la reine **Hatschepsout** (-1498 -1483), pharaonne du Nouvel Empire. Mais d'autres reines, moins connues, ont régné déjà à l'Ancien Empire, ainsi que l'affirme **Jean Vercoutter** :

« *Telles que les documents les laissent entrevoir, les institutions de la monarchie archaïque paraissent en place dès le règne de Narmer et doivent donc être antérieures. Le principe de la succession de père en fils, notamment, semble être établi, et la reine, si elle est fille de roi, paraît déjà jouer un rôle capital dans la transmission du pouvoir, peut-être même peut-elle l'assumer elle-même (cf. le cas de **Merneith**). La titulature royale est fixée dans ses grandes lignes et le caractère divin du roi se précise...* »<sup>23</sup>.

On pourrait aussi mentionner le rôle politique joué par les puissantes *reines méroïtiques*, connues sous le nom de "**Candace**", à l'origine, un titre royal exclusivement porté par celles-ci.

L'autre idée principale ici, c'est que le deuil qui a frappé le Palais, siège du pouvoir, ne doit pas y demeurer plus longtemps : d'où le personnage du **Kourita**, littéralement "*celui qui mange (ri/di) les funérailles (koure)*", c'est-à-dire encore celui qui incarne la mort et le deuil, par opposition à celui qui "*mange le pouvoir*" (le Roi, le **Mogho-Naba**). En même temps que le corps mort du roi, le **kourita** doit immédiatement quitter le Palais, pour ne plus jamais y réapparaître ! L'idée maîtresse ici, que l'on retrouve dans les dynasties pharaoniques depuis la légende d'**Osiris**, ressuscitant pour engendrer **Horus** son successeur, c'est que la dignité royale subsiste à la mort physique du roi et la transcende. C'est cette même idée qui, à travers les temps, nous est parvenue sous différentes formes : "*le roi ne meurt jamais !* ", "*le roi est mort, vive le roi !*"... C'est enfin l'idée selon laquelle l'institution royale est pérenne et stable et que rien, pas même la mort, ne peut la remettre en cause.

Quant au corps du roi défunt, il est paré de vêtements de valeur et de bijoux, avant d'être enterré dans une "*véritable case souterraine*". Chez les **Égyptiens anciens**, la tombe royale était appelée "*château de millions d'années*", en référence au palais<sup>24</sup>. **Dim Delobson** précise qu'avant d'y mettre le corps du roi, un mobilier funéraire est préalablement installé dans le tombeau. Ce mobilier se compose de peaux de moutons (*gando*), de coussins (*magpouya*), de traversins (*fourkamsé*), ainsi que d'un chevet (*zoukougré*). Des victuailles ainsi que de la bière de mil sont également déposées dans la tombe à côté du cercueil royal, pour alimenter le double (le *ka*) du roi pendant sa traversée vers l'Au-delà. Ici aussi, la

<sup>23</sup> Jean Vercoutter, *L'Égypte et la vallée du Nil. Des origines à l'Ancien Empire. 12000 à 2000 av. J-C.*, vol. 1, Paris, PUF, 1992, p. 236.

<sup>24</sup> « *Résidence du roi, le Palais est le centre administratif du pays, comme il le sera durant toute l'histoire de l'Égypte, et la tombe royale en est une réplique qui permet de conserver ses fonctions dans l'Au-delà* », Jean Vercoutter, *L'Égypte et la vallée du Nil*, op. cit., p. 236.

conception de la mort et de l’au-delà présente de fortes similitudes avec celle de l’ancienne Égypte.

## 5. L’organisation politique et les institutions

L’organisation politique du *Mogho* est apparue si élaborée qu’elle a été qualifiée de “*monarchie constitutionnelle*”, sa particularité étant qu’elle ne doit rien aux influences extérieures, ni arabo-musulmane, ni, *a fortiori*, européenne.

Une sociologie politique africaine digne de ce nom ne pourrait donc pas passer sous silence un tel système de gouvernement dont les origines remontent sans doute au XI<sup>ème</sup> siècle.

C’est bien pour cette raison que dans *L’Afrique noire précoloniale*, dont le sous-titre est : “*Étude comparée des systèmes politiques et sociaux de l’Europe et de l’Afrique noire, de l’Antiquité à la formation des États modernes*”, Cheikh Anta Diop caractérisait ainsi cette formation d’organisation politique en Afrique noire :

« *Le Ghana, le Mali et le Songhaï n’ont pas tardé à s’islamiser, à partir du X<sup>ème</sup> siècle, sous l’influence du mouvement Almoravide. Si l’on veut serrer de plus près la vérité historique il semble donc nécessaire de prendre comme système, comme exemple d’étude, la constitution d’un État africain, contemporain de ces premiers, dont l’histoire est parallèle, mais qui, de par sa situation méridionale (Burkina Faso actuel), n’a pas été envahi par l’Islam. Il sera ainsi possible de mettre en évidence les modifications de structure politique dues à l’influence extérieure* »<sup>25</sup>.

Même si le **Mogho-Naba** est assimilé à l’astre solaire, voire à la divinité, à l’instar de **Pharaon**, on ne saurait le considérer comme un autocrate. Car au-delà des apparences, son pouvoir, bien réel, est très étroitement encadré.

Tout d’abord, il n’est pas seul, car il est entouré par un premier cercle constitué d’une dizaine de personnages de tout premier plan, parmi lesquels quatre ont rang de Ministres : ce sont, en tout premier lieu, le **Ouidi-Naba**, expression qui signifie littéralement le “*Chef de la cavalerie*” et que **Dim Delobsom** traduit par “*Surveillant général des écuries de Sa Majesté*”.

Aux XVIII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> dynasties pharaoniques, on note que plusieurs personnages ont porté un titre analogue de “*Directeur*” ou “*Intendant de tous les chevaux de Sa Majesté*”, en égyptien : *imy-r ssmt nb(t) n hm.f* : . Ce titre, ainsi que d’autres encore, fut porté par le général **Aÿ**<sup>26</sup>, sous le règne de **Toutankhamon** (1334-1325), avant sa propre accession au trône, quelques années plus tard, en 1325 à la mort du jeune roi. Il fut aussi porté par un des fils de **Ramsès III, Imen-khepeshef**<sup>27</sup>.

Mais les fonctions du **Ouidi-Naba** vont bien au-delà de la simple gestion de la cavalerie royale. Selon **J. Ki-Zerbo**, c’est aussi « *une sorte de connétable et de Premier Ministre*,

<sup>25</sup> Cheikh Anta Diop, *L’Afrique noire précoloniale*, Paris, Présence Africaine (1960), 2<sup>ème</sup> édition, 1987, p. 49.

<sup>26</sup> Michel Dessoudeix, *Chronique de l’Égypte ancienne. Les pharaons, leur règne, leurs contemporains*, Paris, Actes Sud, 2008, p. 318.

<sup>27</sup> *Nefertari, Tombs of the Valley of Queens. Tombs of the Nobles in Theban (Luxor)*, printed by Tiba, Egypt, p. 23.

*conseiller et porte-parole politique dont l'une des attributions spécifiques est la succession des rois* »<sup>28</sup>.

Après le **Ouidi-Naba**, vient, dans l'ordre indiqué par **Dim Delobsom**, le **Larlé-Naba**. Gardien de la tradition et des coutumes, il a en outre des attributions militaires, puisqu'il accompagnait autrefois à la guerre le "**Tansoba**" (littéralement : "Celui qui possède l'Arc", le "Maître de l'arc"), sorte de *Chef d'État Major*. Il est aussi le gardien des sépultures royales et le porte-parole du **Mogho-Naba** : celui-ci ne s'adresse jamais directement à ses sujets, mais toujours par l'intermédiaire du **Larlé-Naba**.

En troisième position vient le **Gounga-Naba**, lui aussi doté de compétences militaires importantes. Frère d'armes du **Tansoba**, c'est un véritable *Ministre de la Défense*, qui préférera toujours la mort à la défaite.

Enfin, le **Baloum-Naba** peut être considéré comme un véritable *Ministre de l'Intérieur et des Cultes*. **J. Ki-Zerbo** le qualifie ainsi de « *Majordome et surintendant du Palais chargé aussi de rites religieux comme l'entretien du feu royal et le transport des vases sacrés (Tibo)* »<sup>29</sup>.

En Égypte ancienne existait, déjà à la IV<sup>ème</sup> dynastie, les titres et fonctions de "*Maître du Palais*", *Administrateur du Palais*", en égyptien : *hrp ḥ*  ou encore "*Intendant du Palais*" : *imy-r pr-ḥ*  .

Viennent ensuite d'autres personnalités du Palais : le **Kamsaogho-Naba**, un eunuque, chargé du harem royal ainsi que de l'exécution des hautes œuvres de la cour royale. Le **Samandé-Naba** est le chef de la cour extérieure du **Mogho-Naba**. Le **Poé-Naba**, confesseur en titre des pages et des épouses du **Mogho-Naba**, il avait aussi un pouvoir de "divination", en Moore, "*poeré*". Les autres chefs importants incluent le **Daporé-Naba** ou chef du quartier des esclaves libres ou des esclaves dits de cases : à lui revenait l'exécution, le cas échéant, des sentences de mort prononcées par l'Empereur. Il y a, enfin, le **Bend-Naba**, chef du tambour royal et le **Soré-Naba** (littéralement, le "chef du chemin"), le chef tambourinier qui accompagnait de son tambour les guerriers en les galvanisant.

S'agissant des organes du gouvernement en Égypte ancienne, **J. Pirenne** écrit qu'à l'exception du roi, aucune des charges n'étaient héréditaires :

*« L'État est gouverné par le roi. En lui résident tous les pouvoirs qu'il détient de par son origine divine. Lui seul possède le pouvoir exécutif comme le pouvoir législatif. Mais il les exerce avec la collaboration de nombreux fonctionnaires. Ceux-ci ne sont pas des nobles. Ils ne constituent pas une caste, pas même une classe héréditaire. Aucun Égyptien sous la III<sup>ème</sup> dynastie, en dehors du roi, ne dispose de pouvoirs politiques par droit de naissance. Les fonctions, conférées par le souverain, sont la seule source de toute autorité. Le roi cependant ne nomme pas les titulaires de ces fonctions selon son bon plaisir. Il est tenu de se soumettre à une organisation très hiérarchisée et que rien ne peut troubler »*<sup>30</sup>.

<sup>28</sup> Joseph Ki-Zerbo, *Histoire de l'Afrique noire*, p. 256.

<sup>29</sup> Joseph Ki-Zerbo, *Histoire de l'Afrique noire*, p. 256.

<sup>30</sup> Jacques Pirenne, *Histoires des institutions et du droit privé de l'ancienne Égypte. Des origines à la fin de la IV<sup>e</sup> Dynastie*, Bruxelles, Édition de la Fondation Égyptologique Reine Elisabeth, 1932, p. 147 ; Babacar Sall, "Des Grands Lacs au Fayoum : l'odyssée des pêcheurs", *ANKH* n° 12/13, 2003-2004, pp. 109-117.

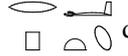
Si l'on rapportait les institutions de la III<sup>ème</sup> dynastie pharaonique à celles du *Mogho*, on verrait, pour ce qui est du moins de l'hérédité des charges, qu'une fonction comme celle de *Premier Ministre* occupée par le **Ouidi-Naba**, a été, à l'origine octroyée, non à un noble, mais à un inconnu. Telle serait, selon le récit de **Dim Delobsom**, l'origine du **Ouidi-Naba** :

« À l'origine, le **Gounga-Naba** était *Premier Ministre* et ce titre lui revenait de droit, étant donné que ce fut le compagnon de **Naba Oubri**. Un jour, étant allé faire ses besoins, il fit la rencontre d'un garçon fort beau à qui il proposa son amitié ; ce dernier accepta. Il le fit conduire, plus tard, à **Naba Oubri** qui l'adopta, l'installa et lui donna la charge de ses écuries. **Gounga Naba** dit alors à **Morho-Naba** : "Puisque je suis venu avec toi, donne la première dignité à cet homme. Je lui montrerai ce qu'il doit faire pour te plaire. C'est le **Ouidi Naba**. Un homme du Tansobongo, ayant appris que le **Widi Naba** vivait dans l'aisance, vint le voir. C'était également un garçon bien taillé. Il fut présenté au **Morho-Naba (Naba Oubri)** par le **Gounga Naba**, qui proposa sa nomination comme deuxième ministre, lui réservant le troisième emploi. C'est le **Larrhalé Naba** ».

Dans cette architecture royale, seuls les **Nakomse** (qui sont les descendants du **Morho-Naba**) sont de lignée royale. À l'inverse, les **Kombemba** (au singulier, **Kombéré**) ou chefs de canton sont des gens ordinaires, sans ascendance noble : ils sont nommés par le **Morho-Naba** à qui ils rendent directement compte. En ce sens, leur statut permet sans doute de mieux comprendre le contenu et le statut lié à deux fonctions importantes en cours à l'Ancien Empire : ce sont  $r-p^c t$  ( $iry-p^c t$ ) , au féminin  et  $h3ty-c$  . Le premier titre est habituellement traduit par "hereditary noble", "heir"<sup>31</sup> et le second par "local prince", "monarch" ou "mayor"<sup>32</sup>.

S'agissant du premier titre, il semble à mettre en liaison (d'où l'adjectif dit "nisbé" :  $iry$ ) avec le substantif  $p^c t$  , généralement traduit par "patricians" ou "mankind"<sup>33</sup>.

Or, la traduction du terme  par "patricians" nous semble relever d'un rapprochement abusif et inadéquat avec la division de la société gréco-latine entre "plébéiens" et "patriciens". Rien ne permet de dire que cette division sociale ait existé en Égypte ancienne.

Il nous semblerait donc plus pertinent de traduire tout simplement  par "peuple" ou "gens du commun", par opposition aux nobles de la cour royale. En conséquence, le titre  et son féminin  devrait être traduit littéralement par "celui/celle qui est relié(e) au peuple". Rien de plus. Sauf, évidemment, s'il s'agit d'un fils royal clairement identifié comme tel (cf. p. 123)<sup>34</sup>.

Signalons, enfin sur ce point que, selon **Aboubacry Moussa Lam** qui cite en appui **A. Wallis Budge**, « *Geb a porté le titre de  $r-p^c t$  en tant qu'héritier des dieux sur le trône d'Égypte* »<sup>35</sup>. Le second terme,  semble poser moins de problème de compréhension

<sup>31</sup> R. O. Faulkner, *A Concise Dictionary of Middle Egyptian*, Griffith Institute, p. 148.

<sup>32</sup> R. O. Faulkner, *A Concise Dictionary of Middle Egyptian*, Griffith Institute, p. 162.

<sup>33</sup> R. O. Faulkner, *A Concise Dictionary of Middle Egyptian*, Griffith Institute, p. 88.

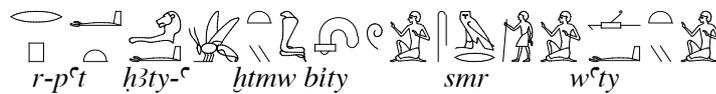
<sup>34</sup> Jacques Pirenne, *Histoire des institutions et du droit privé de l'ancienne Égypte, Volume I, Des origines à la IV<sup>ème</sup> dynastie*, Bruxelles, Éditions de la Fondation égyptologique Reine Elisabeth, 1932, p. 238 et p. 251.

<sup>35</sup> Aboubacry Moussa Lam, *Les Chemins du Nil*, Paris, Présence Africaine/Khepera, 1997, p. 118.

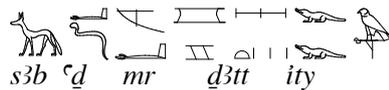
que le premier, car traduit mot à mot, il signifie : “celui qui est à la tête de la région, de la province”. En effet, le substantif  *h3t* signifie “chef”, “celui qui est devant”, “devant” tandis que le substantif  signifie, ici, “région”, “province”<sup>36</sup>. Il faut donc logiquement traduire  par “chef de province” ou “chef de région”. Ici, rien absolument n’indique une quelconque extraction noble. Par conséquent, nous sommes tout à fait fondés à rapprocher les titres de  et  à celui de “**kombéré**”.

Dans le récit de **Sinouhé**, personnage ayant vécu au Moyen-Empire, soit au XX<sup>ème</sup> siècle avant J.-C., si celui-ci porte divers titres, dont  et , il n’est toutefois jamais désigné par l’expression  *s3-nsw* qui signifie “fils royal”, “prince”.

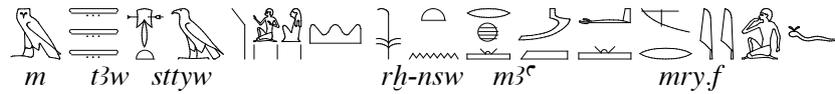
Le titre complet de **Sinouhé** se décline comme suit :



Celui qui est lié au peuple, le Gouverneur de province, le Chancelier du Roi de Basse-Égypte, l’Ami unique,



le Dignitaire, l’Administrateur des domaines du Souverain



dans les pays des Asiatiques, le véritable Conseiller du Roi qu’il aime,



le Compagnon **Sinouhé**.

De fait, et malgré tous ces titres qui devaient nécessairement témoigner d’un rang éminent, **Sinouhé** n’était manifestement pas ce qu’on appellerait en langue *moore* un “**Nabiga**”, c’est-à-dire un “fils royal”, un “prince de sang”, mais bien plutôt un “**kombéré**”. Ce sont là des faits que l’on peut vérifier, texte en main.

Enfin, du point de vue de l’organisation judiciaire, le **Mogho Naba** est, à l’instar de pharaon, (lequel, grâce à un maillage territorial rigoureux, sait compter sur les relais fiables que sont les chefs de districts, les nomarques, les gouverneurs de régions et les vizirs<sup>37</sup>), le

<sup>36</sup> R. O. Faulkner, *A Concise Dictionary of Middle Egyptian*, Griffith Institute, p. 36.

<sup>37</sup> Le lecteur désireux d’en savoir plus sur les institutions judiciaires de l’Égypte pharaonique et leur fonctionnement pourra se référer au travail monumental et fouillé de Jacques Pirenne publié en 4 volumes entre 1932 et 1935 et intitulé *Histoire des institutions et du droit privé de l’ancienne Égypte*.

garant de la justice et de son bon fonctionnement. **J. Ki-Zerbo** le considère à juste titre comme un “*juge absolu*” : il tranche en dernier ressort les affaires jugées en premier et deuxième ressort par les chefs de village et les chefs de cantons<sup>38</sup>.

Dans son ouvrage de 1933, *L'Empire du Mogho-Naba*, **Dim Delobsom** précise que c'est en son nom que la justice est rendue au niveau du village par le chef de village, assisté dans cette tâche de quelques notables : ils ont alors à connaître des petites affaires, larcins, injures, etc. Les affaires plus graves telles le vol, l'adultère, les coups et blessures sont portées devant le chef de canton assisté de ses dignitaires. Enfin, dernier échelon, c'est devant le **Mogho Naba** soi-même qu'étaient portées les affaires les plus graves, comme les crimes de sang. Lui seul pouvait prononcer la peine de mort. Et dans ce cas extrême, l'exécution de la sentence était laissée au condamné lui-même : on lui remettait soit une flèche empoisonnée, soit une corde. « *Le coupable, écrit Dim Delobsom, était conduit dans la brousse par les vieux Nakomsés qui lui remettaient une corde et il lui appartenait de se rendre justice par la strangulation* »<sup>39</sup>.

On peut établir un parallèle entre la manière d'exécuter la peine ici et celle que décrit le “*Papyrus judiciaire de Turin*”, qui traite du procès et de l'exécution des peines à l'encontre des principaux accusés dans la conspiration dite du harem, sous **Ramsès III** (1182-1151). Citons-en ici quelques extraits significatifs : « *Hommes qui furent traduits en raison de leurs fautes à cause du fait qu'ils s'étaient mis de mèche avec Pabakkamen, Pais, Pentaour. On les fit comparaître devant les magistrats de la place d'interrogatoire. On constata qu'ils étaient coupables. On les abandonna à eux-mêmes dans la place d'interrogatoire. Ils se donnèrent la mort eux-mêmes avant qu'on ne leur eût fait violence. [...] Pentaour, celui à qui avait été donné cet autre nom. Il fut traduit à cause du fait qu'il s'était mis de mèche avec Tiyi, sa mère quand elle ourdissait les projets avec les femmes du harem, faisant rébellion contre son maître. On le fit comparaître devant les échansons pour son interrogatoire. On constata qu'il était coupable. On l'abandonna à sa place. Il se donna la mort lui-même. Le grand ennemi Hentouenimen, qui était échanson. Il fut traduit à cause des fautes des femmes du harem au milieu desquelles il se trouvait, (fautes) dont il avait eu connaissance, mais au sujet desquelles il ne fit pas de rapport. On le fit comparaître devant les échansons pour son interrogatoire. On constata qu'il était coupable. On l'abandonna à sa place. Il se donna la mort lui-même...* »<sup>40</sup>.

Voici maintenant, pour finir, mais aussi pour illustrer une tendance quasi-naturelle, peut-être même inconsciente, de toujours “minimiser” la portée et la signification de l'humanisme ancien pharaonique, la sentence d'un égyptologue contemporain : « *Verser le sang humain, fût-ce celui de criminels, n'était point un acte insignifiant dans l'Égypte pharaonique. Sans doute discernerait-on dans cette répugnance, que n'ont pas toujours d'autres civilisations orientales, un humanisme embryonnaire, dont témoigne le magicien Djedi quand il refuse d'exercer son savoir-faire sur un cobaye humain, en préférant une oie plutôt qu'un prisonnier, pour son expérience de réajustement d'une tête coupée* »<sup>41</sup>.

Comment expliquer que l'abolition de la peine capitale en France, en 1981, soit perçue comme une grande avancée de l'humanisme européen alors que cette même idée est qualifiée d'*humanisme embryonnaire* quand elle est appliquée avec quelques quatre

<sup>38</sup> Joseph Ki-Zerbo, *Histoire de l'Afrique noire*, p. 257.

<sup>39</sup> Dim Delobsom, *L'Empire du Mogho-Naba. Coutumes des Mossi de la Haute-Volta*, p. 56.

<sup>40</sup> Pascal Vernus, *Affaires et scandales sous les Ramsès. La crise des valeurs dans l'Égypte du Nouvel Empire*, Paris, Pygmalion, 1993, p. 147-148.

<sup>41</sup> Pascal Vernus, *Affaires et scandales sous le Ramsès*, p. 143. C'est nous qui soulignons.

millénaires d'avance ? Que penser, dans ce cas, de ces “*autres civilisations orientales*” qui n'avaient pas le même scrupule pour la vie humaine, fût-ce celle d'un captif ? Faudrait-il les affubler des mêmes qualificatifs que ceux utilisés naguère à l'égard des peuples d'Afrique ? Sinon, pourquoi ? Y a-t-il, enfin, des égyptologues qui se savent plus “évolués” que les Anciens Égyptiens, dont ils admirent tant les valeurs de civilisation ?

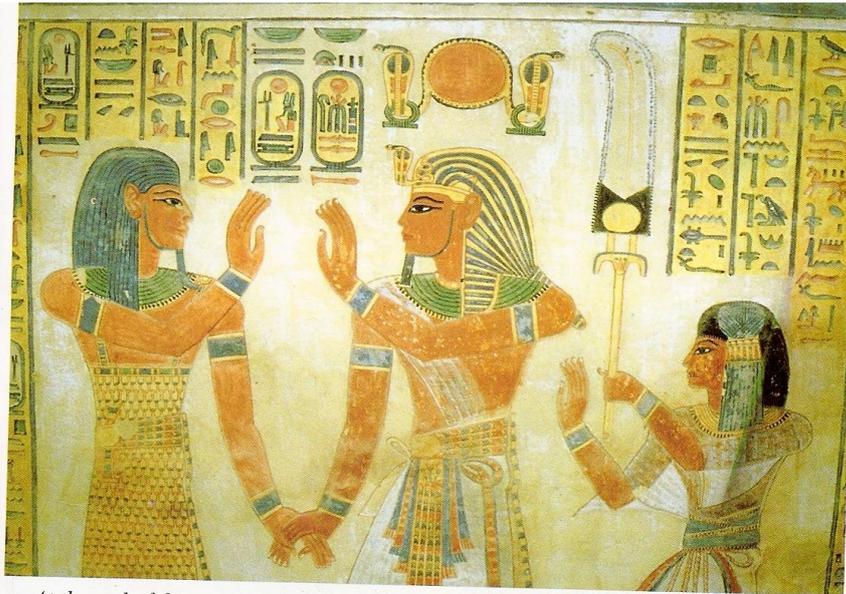
### C. En guise de conclusion

Ce rapide tour d'horizon aura permis de prendre la mesure de l'ancienneté, de la richesse et de la vitalité des institutions politiques endogènes, à l'échelle du continent, à travers les temps. Même si cela peut paraître surprenant à certains, voire incroyable à d'autres encore, le continent africain a fourni, à travers l'État égyptien et sa bureaucratie fondée sur l'écriture, les toutes premières institutions politiques et administratives de l'histoire. Ces institutions sont demeurées stables, en leur principe et fondement, pendant au moins trois millénaires, faisant de l'Égypte pharaonique le phare du monde ancien, et cela, en tous domaines. C'est dans ce pays d'Afrique, selon les sources grecques classiques elles-mêmes, que les premiers législateurs de la Grèce (on pense ici à **Solon**) sont allés puiser leurs lois et sagesse. Même encore de nos jours, un grand nombre d'idées fondatrices, de signes et symboles du pouvoir et/ou des institutions du monde occidental dérivent de ce legs égyptien ancien. Cet héritage a tout aussi bien inspiré les institutions politiques et sociales des grands empires africains depuis le IV<sup>ème</sup> siècle avant l'ère chrétienne jusqu'aux conquêtes arabo-musulmanes et européennes. L'Afrique actuelle qui se cherche encore gagnera à revisiter ce passé qui lui appartient pleinement, car riche d'une expérience humaine et institutionnelle de plusieurs millénaires.



**Stèle du roi Ounas à Saqqara.** (Photo de Moussa Seidna).

La partie supérieure de la stèle comporte trois des titres (sur les cinq) portés par Pharaon. La lecture ici se fait de la droite vers la gauche : *nsw-bity* (le Roi de Haute et Basse Égypte), *nbty* (les Deux Dames) et *hr nbw* (l'Horus d'Or). La partie inférieure du monument comporte un signe ovale appelé “cartouche”, lequel renferme le nom du roi : *wnis* (**Ounis** ou **Ounas**), suivi du nom de sa pyramide : *nfr swt*, “*les places sont belles*”. Quant à la partie centrale, elle comporte un titre, qui renvoie aussi à Pharaon, et dont le sens étonne, pour l'époque. Le texte dit en effet du roi **Ounas** (-2375 ; -2345) qu'il est  *ndt t3.f* : ce qui signifie littéralement : “*le serviteur de son pays*” ! Bien loin de certaines représentations folkloriques véhiculées par le cinéma, c'est véritablement ce qu'était pharaon pour son pays et son peuple...



**Vallée des Reines, Tombe n° QV55, appartenant à un des fils de Ramsès III (-1182 –1151).**

Le personnage central représente **Ramsès III** qu'accueille le dieu **Imesti (Amset)**, l'un des quatre fils d'**Horus**. Derrière lui se tient un jeune prince portant la mèche caractéristique des enfants peuls et tenant de la main gauche un éventail. C'est l'un des fils de **Ramsès III**, dont les titres, fonctions et nom sont inscrits au-dessus de la tête.

Le texte hiéroglyphique en face du roi commence par deux de ses titres et se poursuit ainsi :



*nb h<sup>c</sup>w R<sup>c</sup>-ms(w) h<sup>k</sup>3 iwnw nb-t3wy wsr-m3<sup>c</sup>t-R<sup>c</sup> mry-Imn*

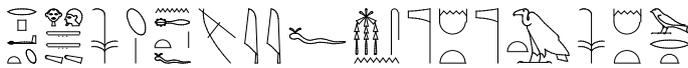
« Le maître des couronnes **Ramsès**, Gouverneur d'Héliopolis, le maître du Double Pays **Ouser-Maât-Re**, aimé d'**Amon** ».



*ḏd mdw in im3hy hr imsti wsir nsw nb-t3wy wsr-m3<sup>c</sup>t-R<sup>c</sup> mry-Imn pw m3<sup>c</sup>-hrw*

“ Paroles dites par le bienheureux auprès d'**Amset** : c'est l'**Osiris** du roi, le maître du Double Pays **Ouser-Maât-Re**, aimé d'**Amon**, juste de voix ».

Voici maintenant ce qu'on peut lire au-dessus de la tête du fils royal de **Ramsès III** :



*r-p<sup>c</sup>t hry-tp t3wy s3-nsw n ht.f mry.f ms.n hmt-ntr mwt-ntr hmt wrt nsw*

« Le prince, le chef du Double Pays, le fils royal de son corps, aimé de lui, qu'a mis au monde l'épouse du dieu, la mère du dieu, la grande épouse royale.



*sš nsw imy-r ssmṯ s3-nsw imn-hpš.f m3<sup>c</sup>-hrw*

Le scribe royal, le directeur des chevaux, le fils royal **Amonkhepeshef**, juste de voix ».



**Boukary Koutou** (1850-1904), le futur **Moro-Naba Wobgo** (ou “*Roi Eléphant*”), vers 1888. D’après le **Capitaine Binger**, *Du Niger au Golfe de Guinée par le Pays de Kong et le Mossi*, Paris, Hachette, 1892, p. 453. Il sera destitué par les Français et contraint à l’exil à *Gambaga* au Ghana où il mourra en 1904.



Sa Majesté **Morho-Naba Baongo** (ou “*Roi Prospérité/Fertilité*”), actuel empereur du *Moogho*. Littéralement, le mot “*baongo*” signifie en langue **moore** “*bas-fonds fertile*” : d’où l’idée de fertilité et de prospérité... À la droite du roi, on peut voir sa canne, en forme de sceptre *héqa*, caractéristique des rois de l’Égypte antique. (*Photo de l’auteur*).



Le sceptre *héqa* du **Morho-Naba** ici tenu par un jeune page. On remarque en outre que le roi est chaussé de babouches et que ses pieds ne reposent pas à même le sol mais sont sur une petite élévation, un socle comparable au socle-signé **Maât** des Pharaons. (*Photo de l'auteur*)

□ **L'auteur :**

**Yoporeka SOMET** a fait ses études supérieures à l'Université de Ouagadougou (Burkina Faso), puis à l'Université de Strasbourg (France) où il a obtenu une Licence en Sociologie et un Doctorat en Philosophie. Il y a également suivi un enseignement d'égyptologie. Il est l'auteur du livre *L'Afrique dans la philosophie – Introduction à la philosophie africaine pharaonique*, d'un manuel intitulé *Cours d'initiation à la langue égyptienne pharaonique* ainsi que de l'ouvrage intitulé *L'Égyptien ancien par les textes* (Paris, Khepera, 2013).

**Publications :** <http://www.ankhonline.com>